

## **Dans, polysémie et réseau sémantique**

**Walter DE MULDER**

Université d'Anvers (Grammar and Pragmatics)

### **Résumé**

L'objectif de cette contribution est de vérifier dans quelle mesure la polysémie de la préposition *dans* peut être représentée sous forme d'un réseau sémantique. Nous partons pour ce faire de l'analyse du sens de cette préposition développée par Vandeloise et nous vérifions si elle est compatible avec la notion de réseau sémantique proposée par Langacker, qui implique que le sens d'un mot ne se réduit pas à un sens abstrait unique, mais comporte aussi des emplois particuliers. Il résulte de l'étude qu'il faut compléter l'analyse de Vandeloise par des mécanismes d'interprétation contextuels et qu'il faut se servir d'une conception flexible des réseaux sémantiques.

### **Abstract**

*The objective of this contribution is to verify the extent to which the polysemy of the French preposition *dans* can be represented as a semantic network. To realize this objective, we start from the analysis of the meaning of *dans* as proposed by Vandeloise and verify whether his analysis is compatible with the notion of semantic network as developed by Langacker, which implies, amongst other things, that the meaning of a word need not be reduced to a unique abstract meaning, but can also contain particular uses. The article shows that Vandeloise's analysis needs to be complemented by mechanisms of contextual interpretation and that it is necessary to use a flexible conception of semantic networks.*

## Introduction

L'objectif de ce texte est de vérifier dans quelle mesure l'analyse de la préposition *dans* de Vandeloise (voir les publications citées dans les références) peut être combinée avec une représentation du sens de cette préposition comme un réseau sémantique tel que cette notion a été développée par Langacker (1987). Ce rapprochement nous paraît justifié dans la mesure où Vandeloise lui-même renvoie à plusieurs reprises aux conceptions de Langacker. Deux éléments nous semblent importants dès le point de départ. Le premier est que Vandeloise renvoie à Langacker pour l'idée selon laquelle la recherche de sens schématiques, ou de propriétés communes aux différents emplois d'une expression, est la méthode la plus adéquate pour explorer la structure sémantique d'une langue et décrire le sens des expressions linguistiques (Vandeloise 1990 : 411, 416-417, 1994 : 83). Pour cette raison, Vandeloise ne propose pas de réseau sémantique très polysémique pour représenter le sens des prépositions, comme le font entre autres Brugmann (1981) et Lakoff (1987). Le deuxième élément est que les réseaux sémantiques qu'on propose en linguistique cognitive sont très souvent censés être compatibles avec (les aspects pertinents de) nos connaissances sur les représentations mentales des locuteurs<sup>1</sup>. On verra que ce point de vue a des conséquences importantes pour la forme que peuvent prendre les réseaux sémantiques proposés par des linguistes comme Langacker et pour la conception du sens des prépositions spatiales de Vandeloise.

Nous partirons d'une présentation approfondie de l'analyse de Vandeloise des emplois de *dans* pour exprimer des rapports spatiaux entre des entités matérielles. Nous nous demanderons ensuite dans la deuxième partie de l'article dans quelle mesure cette analyse est compatible avec une représentation du sens de cette préposition sous forme d'un réseau sémantique, tel que cette notion a été définie par Langacker (1987).<sup>2</sup> Nous nous intéresserons enfin aux autres usages de la préposition, dans lesquels celle-ci relie des arguments renvoyant à des entités non matérielles : son usage pour décrire les rapports spatiaux entre des entités spatiales et ses emplois temporels, ainsi que son usage avec des noms d'états, d'activités ou d'événements et pour exprimer des états affectifs. Bien entendu, il existe une littérature très vaste sur les prépositions en général et sur la préposition *dans* en particulier. Notre analyse ne se limitera donc pas aux ouvrages de Vandeloise, mais essaiera d'intégrer autant que possible les travaux d'autres auteurs sur la question (voir la bibliographie).

- 
1. Il semble difficile de soutenir sans plus que les réseaux sémantiques reflètent les représentations mentales des locuteurs. Voir Sandra et Rice (1995 : 101-104).
  2. Pour une première application de cette idée au sens de *dans*, voir De Mulder (2008a).

# 1. L'analyse de Vandeloise des emplois spatiaux de *dans* avec des cibles et sites matériels

## 1.1. Un sens « fonctionnel » et « dynamique »

Nous partirons de l'analyse des emplois spatiaux de *dans* dans lesquels les entités désignées par les expressions reliées par cette préposition, que Vandeloise appelle *cible* et *site*,<sup>3</sup> sont de nature matérielle et pas purement spatiale. Vandeloise considère ce type d'emploi de la préposition comme « prototypique », c'est-à-dire comme son usage le plus représentatif (Vandeloise 1986 : 63, 1994 : 80, 2001 : 224). À son avis, on ne saurait se contenter, pour expliquer ces emplois, de définitions purement topologiques ou géométriques du sens de la préposition, selon lesquelles, respectivement, une entité matérielle  $x$  est dite être *dans*  $y$  si  $x$  est incluse dans la place de  $y$  ou se trouve à l'intérieur de  $y$ , l'entité  $y$  pouvant par ailleurs être tri-, bi-, voire même unidimensionnelle.<sup>4</sup> Il soutient par contre que pour définir la notion d'inclusion, telle qu'elle est exprimée par *dans*, on doit avoir recours à l'idée que le site désigne un contenant, au sens où cette notion fonctionne dans la physique naïve, c'est-à-dire notre savoir quotidien et partagé de l'espace (Vandeloise 1986 : 24, 222-228, 2001 : 223-224). Pour défendre cette idée<sup>5</sup>, il se sert entre autres de l'observation selon laquelle les énoncés sous (1) et (2) ne sont pas également acceptables, alors que la configuration spatiale de la lampe et de la douille est identique à celle de la bouteille et de la capsule (voir la Figure 1) :

- (1) La lampe est dans la douille (Vandeloise 2001 : 238)
- (2) \* La bouteille est dans la capsule.



Figure 1. Vandeloise (2001 : 238)

- 
- 3. La cible renvoie à l'élément dont la localisation est précisée, le site à l'élément qui permet de localiser la cible (Vandeloise 1986 : 20). Le site sert donc de point de référence à la localisation de la cible.
  - 4. Voir Vandeloise (1984, 1986 : 18) pour différentes formulations de cette relation par les auteurs qui défendent des approches géométriques ou topologiques. Pour des conceptions récentes du sens de *dans* qui s'appuient sur des notions topologiques comme « fermé » (mais appliquées à ce que les auteurs concernés appellent « la scène verbale »), voir entre autres Victorri (1999, 2003) et Col (2017).
  - 5. Dans Vandeloise (2001 : 223-238), il montre en outre qu'une approche strictement topologique des emplois de *dans* reliant des cibles et sites matériels conduit à une ontologie « fantomatique ».

Vandeloise (2001 : 238) en conclut que la topologie seule n'arrive pas à expliquer la différence d'acceptabilité entre (1) et (2). Il avance alors que c'est le contrôle du mouvement de la cible dans plusieurs directions (notamment verticale, horizontale et latérale) qui est pertinent pour l'analyse de la préposition : tant en (1) qu'en (2), la cible n'est que partiellement incluse dans le site, mais en (1), la douille contrôle la position de la lampe dans l'espace, alors qu'en (2), ce n'est pas la capsule qui détermine normalement la position de la bouteille.<sup>6</sup> Vandeloise (2003 : 280, 2005a : 220) reformule encore cette idée en disant que la force exercée par le site constitue l'élément essentiel pour motiver l'emploi de *dans*.<sup>7</sup> La pertinence de la notion de force pour l'analyse de *dans* est à son avis confirmée par le fait que lors de l'apprentissage, les enfants utilisent *dans* aussi fréquemment pour des situations d'inclusion partielle, illustrées encore ci-dessous par l'exemple sous (3) et la Figure 2, que pour des situations d'inclusion totale (Vandeloise 2001 : 238). En effet, en termes topologiques, ces deux types de situations sont différents, mais la notion de force explique de nouveau qu'ils soient traités de la même façon par les enfants.

- (3) Les fleurs sont dans le vase. (Vandeloise 1992: 28)



Figure 2. Vandeloise (1992: 28)

Vandeloise (1986 : 224) conclut également de ces observations que le sens de la préposition *dans* doit être défini de façon « fonctionnelle ». Il entend par là que le sens linguistique de la préposition se développe à partir d'un concept extra-linguistique qui est basé sur notre expérience du monde et qui est pertinent pour notre fonctionnement dans le monde (Vandeloise 2005a : 219). En l'occurrence, pour *dans*, ce concept est identifié à la relation Contenant/contenu (désormais C/c) (Vandeloise 1986 : 224, 1991 : 224, 1999 : 147-148, 2001 :

6. Pour un autre exemple du même type, voir Vandeloise (1990 : 414).

7. Vandeloise (2005a : 230-231) admet que l'inclusion ou la perception d'une concavité peuvent inciter des locuteurs à se servir de *dans*, comme cela avait été signalé par Garrod, Ferrier & Campbell (1999) et Richards & Coventry (2005). Il note toutefois que lorsque le contexte ne rend plus saillantes l'inclusion ou la concavité, les locuteurs ont recours à l'idée de force ou de contrôle positionnel, qui permet également de motiver l'emploi de la préposition lorsque le syntagme prépositionnel renvoie à des situations d'inclusion partielle (comme en (1) et en (3)).

239). L'existence de ce genre de concepts, que Clark (1973) appelle *non-linguistiques*, est une hypothèse qui a été avancée par cette auteure pour expliquer une observation qu'elle a faite lors d'expériences psychologiques concernant (entre autres) l'acquisition des prépositions anglaises *in* et *on* : les enfants participant à ces expériences, qui étaient encore dans le stade prélinguistique, préféraient placer un objet à manipuler dans un contenant, lorsqu'il y en avait un, et à défaut d'un contenant, sur une surface surélevée, et cela indépendamment des instructions linguistiques. L'idée a été confirmée par la suite par plusieurs expériences psycholinguistiques.<sup>8</sup> Celles-ci suggèrent à Vandeloise que, dans le stade prélinguistique, les enfants sont intéressés par les fonctions des contenants (et des supports) indépendamment de la langue et apprennent par la suite à associer la préposition *dans* à la notion fonctionnelle C/c, la préposition *sur* à celle de Porteur/porté (P/p), etc.

## 1.2. Des primitifs complexes aux ressemblances de famille

Vandeloise (2001 : 239) caractérise cette relation C/c comme un *primitif complexe* : la relation C/c est primitive, parce qu'initialement, elle est perçue de façon globale, mais elle est aussi complexe, parce qu'elle s'analyse ensuite en plusieurs caractéristiques, comme celles énumérées sous (4). Ces caractéristiques permettent de décrire (mais pas de définir exhaustivement) la relation C/c.

- (4) (a) C (le contenant) contrôle la position de c (le contenu)  
 (b) s'il y a déplacement, c se déplace vers C plutôt que l'inverse  
 (c) C entoure c  
 (d) C protège c  
 (e) C cache c  
 (f) ...<sup>9</sup>  
 (caractéristiques de la relation C/c selon Vandeloise 1999 : 149)<sup>10</sup>

- 
8. Dans Vandeloise (1991), il est surtout fait référence à l'article de Clark (1973) pour motiver l'existence d'une relation C/c non-linguistique, mais l'idée selon laquelle les jeunes enfants développent des concepts spatiaux prélinguistiques est également défendue dans d'autres publications, comme par exemple Baillargeon, Needham & DeVos (1991) ou Mandler (1992, 1996, 1998). Vandeloise (1999) renvoie par ailleurs à l'étude de Caron, Caron & Antell (1988) pour défendre l'idée selon laquelle l'acquisition du sens des prépositions nécessite aussi des manipulations d'objets par les jeunes enfants.
9. Les trois points signalent que la liste n'est pas close et que d'autres caractéristiques peuvent être ajoutées si les locuteurs se mettent à employer la préposition *dans* dans des situations qui ne sont pas encore couvertes par les autres caractéristiques, mais que les locuteurs associent quand même au concept extra-linguistique C/c (Vandeloise 1999).
10. On notera que Vandeloise représente le concept global de façon propositionnelle et pas sous forme d'un schéma image, comme le font d'autres linguistes et psycholinguistes, tels Lakoff (1987), Mandler (1992), Bowerman (1996) ou Dewell (2005), à l'instar de Johnson (1987). En gros, à son avis, ces représentations picturales risquent de suggérer des éléments de définition contradictoires ou non pertinents. Voir Vandeloise (1990 : 411, 416-417, 421, 2003 : 189) pour des

Ces caractéristiques ne constituent toutefois pas des conditions nécessaires et suffisantes pour l'identification de la relation C/c : à l'opposé de ce qui est stipulé dans (b), une louche se déplace vers la soupe qu'elle contient (mais on dit quand même que la soupe est dans la louche) ; lorsqu'un cadeau est dans son emballage, c'est le cadeau, le contenu, qui détermine la position de l'emballage, à l'opposé de la caractéristique (a) ; enfin, si l'on emploie l'énoncé sous (5) pour décrire la configuration représentée dans la Figure 3, la coupe n'entoure pas la poire, contrairement à ce qui est stipulé par la caractéristique (c) :

- (5) La poire est dans la coupe (Vandeloise 1986 : 25, 1991 : 225)



**Figure 3.** (Vandeloise 1986 : 25, 1991 : 225)

Vandeloise soutient alors que ces caractéristiques fonctionnent en « ressemblance de famille », notion qu'il reprend, entre autres à l'instar de Rosch & Mervis (1975), à Wittgenstein (1953), pour signaler que le concept peut être identifié par différentes combinaisons (ou sous-ensembles) de ses caractéristiques (Vandeloise 1986 : 13). Dans les manifestations de la relation C/c qu'il appelle « prototypiques », toutefois, toutes les caractéristiques sont présentes (Vandeloise 2001 : 239).

Il ne s'ensuit pas que toutes les caractéristiques mentionnées sous (4) sont aussi pertinentes pour décrire la relation C/c telle qu'elle est exprimée dans les différentes langues du monde. En effet, Vandeloise (2001 : 240) précise qu'il ne retient parmi les traits pertinents pour une langue que les caractéristiques du concept extra-linguistique qui permettent de motiver les différents emplois de la préposition qui se développent à partir de cette relation (Vandeloise 2001 : 240, 2005a : 226, 2006 : 150).<sup>11</sup> Partant, il faut distinguer la relation C/c,

---

commentaires critiques à l'égard de l'usage de schémas image par Lakoff (1987) pour représenter le sens de *over*, et Vandeloise (1999 : 148-149, 2005a : 230) pour des réflexions critiques sur les idées avancées par Bowerman en Mandler. La discussion sur ce point n'est évidemment pas close, mais l'espace nous manque pour l'approfondir dans cette contribution. Pour un aperçu plus général, voir, entre autres, Hampe (2005).

11. Vandeloise (2005a : 225) offre une définition plus technique de cette notion de pertinence : « A condition F for containment is PERTINENT if there is at least one pair of combinations of conditions in which the presence or absence of F makes the use of the word associated to containment acceptable or unacceptable ». Il faut noter que dans Vandeloise (2001 : 240), l'auteur soutient que « une fois les traits non-pertinents écartés, il s'agit de choisir les traits déterminants ». Ces traits déterminants sont alors définis comme « des traits nécessaires pour justifier au moins un usage de *dans* qui ne pourrait pas être motivé par des traits déjà existants » (1992 : 36). Or, à notre

extra-linguistique, de la ressemblance de famille C/c, propre à une langue particulière. Vandeloise (1999 : 146) introduit de façon explicite cette distinction, qu'il n'avait pas faite dans ses travaux avant 1999 :

Mes analyses antérieures sont ambiguës parce que j'utilise cette expression [à savoir *relation C/c*] à la fois (1) pour désigner un concept pré-linguistique fondamental dans la conception de l'espace et (2) pour désigner la représentation que je propose de ce concept. Dans la suite, je continuerai à utiliser *relation C/c*, pour désigner le concept extra-linguistique. J'emploierai *ressemblance de famille C/c* pour parler de sa représentation linguistiquement pertinente. (Vandeloise 1999 : 146)<sup>12</sup>

Ainsi, la caractéristique (e)<sup>13</sup>, selon laquelle le site cache la cible, ne fait à son avis pas partie de la ressemblance de famille C/c pertinente pour le français, mais doit bien être retenue dans la description de la particule *u* du cora, qui est plus ou moins l'équivalent de la préposition *dans* en français, mais qui connaît des emplois qui sont uniquement motivés par le fait que le site cache la cible (le cora est une langue indienne de l'Ouest du Mexique). Partant, pour le français, il ne faut retenir parmi les traits de la ressemblance de famille que (a), (b) et (c) (voir également Vandeloise 1986 : 22, 1991 : 225).

Comme le montre l'exemple du cora, la distinction entre le concept non linguistique C/c et la ressemblance de famille propre à la langue est nécessitée par le fait que le sens linguistique de la préposition est également déterminé par des éléments conventionnels. Vandeloise (1987a : 27-28) note ainsi que les langues peuvent faire des choix différents lorsqu'il s'agit de renvoyer à des situations limites (par exemple lorsqu'une cible est située dans un contenant de profondeur si réduite qu'on pourrait en français choisir aussi bien *dans* que *sur*), et quand l'emploi d'une préposition entre en interaction avec celui d'autres prépositions de la même langue. Il signale par ailleurs à plusieurs reprises que les langues peuvent associer des prépositions à des concepts à des niveaux de spécificité différents. Ainsi, en espagnol, la préposition *en* est associée au concept 'contrôle', alors qu'en français, les prépositions correspondantes, *dans* et *sur*, sont associées à deux concepts plus spécifiques, à savoir 'contrôle dans

---

connaissance, dans ses publications, Vandeloise n'a pas démontré de façon explicite que les traits (a), (b) et (c) satisfont à cette exigence, alors qu'ils peuvent bien servir à justifier les extensions des emplois de la préposition à partir du concept C/c et qu'ils semblent donc bien être « pertinents » de ce point de vue. Il se sert de ce critère pour écarter l'idée d'inclure la caractéristique (d) 'C protégé c' parmi les traits de la ressemblance de famille C/c (Vandeloise 1992 : 36).

12. On notera que dans cette citation, Vandeloise semble employer indistinctement les termes *pré-linguistique* et *extra-linguistique*. Nous reviendrons par la suite sur la définition de ces deux termes.
13. Nous nous servirons désormais du terme *caractéristique* pour renvoyer à un élément du concept extra-linguistique et du terme *trait* pour renvoyer à un élément de la ressemblance de famille.

plus d'une direction' (pour *dans*) et 'contrôle selon l'axe vertical' (pour *sur*) (Vandeloise 1999, 2003).

Ajoutons encore qu'il ne découle pas du fait que les traits (a), (b) et (c) constituent la ressemblance de famille associée à *dans* en français que toute combinaison de ces traits permet l'emploi de la préposition. Vandeloise (1990 : 412, 1994) signale que d'un côté, le choix d'une préposition peut être rendu impossible parce qu'il y a une autre préposition qui décrit d'une façon plus adéquate la scène spatiale à laquelle le locuteur veut renvoyer (voir également Vandeloise 1991 : 54, 1999 : 405),<sup>14</sup> et de l'autre, que certaines combinaisons de traits sont inacceptables parce qu'elles correspondent à des configurations spatiales impossibles selon notre connaissance du monde. Il s'ensuit que les différents traits (et les caractéristiques correspondantes) ne sont pas représentés dans notre esprit de façon indépendante, mais qu'ils sont relatés entre eux et que les combinaisons de traits sont limitées par la conception globale des configurations spatiales auxquelles peuvent renvoyer les syntagmes contenant les prépositions (Vandeloise 1994 : 96, 2005b).

### 1.3. L'acquisition, la diachronie logique et l'impulsion

Même si certaines combinaisons de traits sont exclues pour les raisons décrites ci-dessus, les autres permettent bien de motiver les différents usages de la préposition. Or comme nous l'avons déjà signalé ci-dessus, dans une manifestation prototypique de la relation C/c, l'emploi de la préposition est motivé par l'ensemble des traits. Selon Vandeloise (2001 : 240-241), c'est alors à partir de cet emploi, qu'il désigne par le terme d'*impulsion*, que l'enfant développe sa connaissance des différents usages de la préposition.<sup>15</sup> Dans ses propres termes :

Afin d'expliquer les extensions de l'usage de la préposition *dans* [à partir de l'emploi prototypique], nous devons quitter le monde physique pour entrer dans les méandres de la langue et des catégories lexicales. Celles-ci sont organisées comme des familles dont les membres sont liés par des traits de ressemblance. L'ensemble des traits qui caractérisent la distribution de la préposition *dans* constitue la ressemblance de famille C/c. (Vandeloise 2003 : 282).

- 
14. Pour la notion de 'scène spatiale', voir également Tyler & Evans (2003 : 28) : « Spatial scenes, then, and our conceptualization of spatial scenes involve entities in the world being related to each other in certain recurring ways ».
  15. Cette idée semble se confirmer pour *dans* (ou son équivalent anglais *in*), mais n'est peut-être pas valable pour toutes les prépositions ; voir entre autres Rice (2003) et Van Geert (1985/86 : 24). Morgenstern & Sekali (1997, 2009) soutiennent par ailleurs que l'acquisition des prépositions n'accorderait pas la même place au spatial en français et en anglais. Voir également Martinot (1999) pour quelques réflexions sur l'emploi de prépositions par de jeunes enfants.

Il distingue plusieurs étapes dans l'acquisition du sens d'une préposition comme *dans* par les enfants :

- (6) (i) Certains concepts pré-linguistiques, comme la relation C/c [...], sont disponibles pré-linguistiquement pour permettre l'ancrage des expressions fondamentales de la langue à la conceptualisation du monde.<sup>16</sup>
  - (ii) L'enfant associe les mots aux manifestations prototypiques de ces concepts pré-linguistiques, fonctionnellement et globalement appréhendées.<sup>17</sup> La préposition *dans* est alors correctement utilisée pour les relations C/c prototypiques [...].
  - (iii) L'enfant constate passivement des écarts à l'association qu'il a établie avec les situations prototypiques. Grâce à sa mémoire, il lie rigidelement ces usages aux situations marginales qui les ont provoqués.
  - (iv) Pendant que le répertoire des situations associées au mot s'agrandit, l'enfant analyse les primitifs complexes dont il n'a, jusqu'ici, qu'une connaissance fonctionnelle et globale.
  - (v) Lorsque sa connaissance du mot est complète, l'enfant reconnaît toutes les situations correspondant aux combinaisons de traits qui, dans sa langue, permettent l'usage du mot associé aux situations prototypiques.
- (Vandeloise 2001 : 241, 2003 : 291)

Cette présentation appelle trois remarques. La première concerne l'emploi de la notion de prototype, la deuxième, en gros, le niveau (d'abstraction) auquel se situent les représentations du sens de Vandeloise, et la dernière la caractérisation du terme *pré-linguistique*.

En ce qui concerne la notion de prototype, on notera que Vandeloise distingue entre l'apprentissage de l'usage prototypique de la préposition et celui de ses autres emplois, qui ne sont motivés que par un sous-ensemble des traits de la ressemblance de famille C/c et qu'il appelle pour cette raison les *emplois marginaux*. Il ne faut pas en conclure, toutefois, que son approche serait prototypique au sens où cette notion a été employée par ailleurs en sémantique cognitive, à savoir, en gros, pour signaler que les différents emplois d'un mot seraient organisés autour d'un emploi central ou typique avec lequel les autres sens partageraient des traits.<sup>18</sup> En effet, Vandeloise a souligné à plusieurs reprises qu'il cherche à proposer, par la voie de l'abstraction, pour chacune

---

16. Il importe de noter que selon Vandeloise (1986 : 71-72, 1991 : 53-54, 1994 : 92), à l'opposé de noms communs comme *chien*, dont le sens peut se développer, pour différents locuteurs, à partir de désignations de divers types de chiens, le sens de prépositions spatiales comme *dans* se développerait à partir des concepts globaux et les impulsions seraient donc partagées par tous les locuteurs. Dans des publications ultérieures, toutefois, Vandeloise (2006 : 151) est plus prudent : « [...] some care is necessary, because at this point one cannot be sure that spatial words are acquired in the same way or even in a limited number of different ways ».

17. Voir Landau, Johannes, Skodos & Papafragou (2017) pour des précisions et des commentaires supplémentaires.

18. Dans le cadre d'une réflexion sur la notion de *réseau sémantique*, il pourrait alors s'agir de ce que Kleiber (1990, ch. IV, 1999 : 59) appelle *l'emploi étendu* de la sémantique du prototype. L'espace nous manque pour présenter la notion de prototype d'une façon plus approfondie. Nous renvoyons le lecteur pour plus d'informations sur la notion de prototype et pour la distinction

des prépositions qu'il étudie un sens ou une règle unique, dont les différents emplois de ces prépositions seraient desinstanciations. Il s'inspire sur ce point de Langacker (1987), qui essaie aussi de proposer des sens schématiques qui sont instanciés par plusieurs, sinon par tous les emplois d'un signe linguistique. L'existence de ce sens schématique n'exclut pas que l'expression linguistique ait un emploi prototypique, mais cet emploi est alors également motivé par le sens schématique. C'est aussi l'une des raisons pour lesquelles Vandeloise se sert moins de la notion de prototype que d'autres chercheurs en sémantique cognitive (Vandeloise 1994 : 83). À son avis, il est légitime de proposer des structurations prototypiques pour certaines catégories naturelles, comme celle des couleurs, mais pas pour toutes les catégories désignées par des expressions linguistiques<sup>19</sup> (Vandeloise 1990, 1994). Il vaut donc mieux essayer de dégager des sens abstraits (ou règles) uniques, même si ceux-ci sont ensuite décrits par des ensembles de traits, comme c'est le cas pour les prépositions. De ce point de vue, on pourrait qualifier l'approche de Vandeloise de monosémiste, à l'opposé de celle d'autres linguistes cognitifs comme Brugmann (1981) et Lakoff (1987), qui défendent une analyse polysémique de la préposition anglaise *over*. Il propose ainsi la règle unique suivante pour la préposition *dans* :

- (7) Règle D : *a est dans b* si *a* et *b* respectent une combinaison des traits de la ressemblance de famille *C/c* admise par la langue française. (Vandeloise 1999 : 150).

Même si l'approche de Vandeloise peut donc être qualifiée de monosémiste, il note aussi que la plupart des expressions spatiales sont polysémiques (Vandeloise 2006 : 152) et soutient, comme Langacker (1987), que le sens d'un mot correspond très souvent à une catégorie complexe (Vandeloise 1986 : 71, 1991 : 53). Il se pose alors la question de savoir comment un signifiant au prime abord simple peut être associé à un signifié complexe. La réponse est comprise dans les étapes de l'acquisition du sens de la préposition présentées sous (6) : l'enfant apprend à associer le concept pré-linguistique (pour *dans*, *C/c*) avec la préposition (en l'occurrence *dans*) et emploie la préposition d'abord pour désigner les manifestations, ou donc des scènes spatiales, prototypiques (celles qui correspondent à tous les traits). Ensuite, l'enfant remarque qu'il y a des écarts, ce qui veut dire, entre autres, qu'il constate que les locuteurs autour de lui emploient la préposition pour désigner

---

entre les versions standard et étendue du prototype à Kleiber (1990) et aux discussions auxquelles cette distinction a donné lieu dans Vandeloise (1994) et Geeraerts (1992, 1993, 2010 : 182-272).

19. Vandeloise (1994 : 85-86) cite à ce propos le passage suivant de Rosch et Mervis (1975 : 574) : « For some categories which probably have a physiological basis, such as colors, forms and facial expressions of basic human expressions, prototypes may be stimuli which are salient prior to formation of the category [...]. For most domains, however, prototypes do not appear to precede the category ». En fait, selon Rosch (1978), « les catégories humaines sont basées [...] sur des faisceaux d'attributs qui sont généralement en corrélation dans notre environnement : plumes et becs sont plus souvent associés que poils et ailes » (Vandeloise 1994 : 86).

des scènes spatiales non prototypiques. Cela amène alors l'enfant à analyser la relation pré-linguistique en ses différents traits. Il découle de ce qui précède que pour Vandeloise, les différents emplois de la préposition sont motivés à partir de la relation pré-linguistique C/c. Il emploie le terme d'*impulsion* pour désigner « l'entrée au réseau de significations » (Vandeloise 1986 : 71), qu'il identifie donc, pour certaines prépositions spatiales, aux concepts pré-linguistiques.<sup>20</sup> Or s'il a identifié ces relations pré-linguistiques en se basant sur des études sur l'acquisition du langage, en dernière analyse, l'impulsion est pour lui un élément de la représentation du sens du mot élaborée par le linguiste, et donc un élément de la langue,<sup>21</sup> et ne doit pas être identifiée à la notion extra-linguistique :

[...] children's first contact with a word, which I will call *personal impetus*, can only provide indices toward what I am looking for, its *logical impetus*. The evolution of the lexicon in history, as well as the acquisition of language, can only provide models for this system.

I call *logical impetus* the use of a word from which the whole distribution of this word is easiest to derive in a systematic way. (Vandeloise 2006 : 151)

Vandeloise (2006 : 151) propose alors que les différents emplois de la préposition doivent être expliqués à partir de l'impulsion, l'emploi prototypique de *dans*, en faisant appel à des rapports systématiques, des principes d'extension du sens qui sont valables pour plusieurs mots (Vandeloise 1991 : 51-52, 2006 : 151), et à des « ponts pragmatiques ». Pour illustrer le type de rapport systématique auquel il pense, Vandeloise (2006 : 151) renvoie au principe de fixation, qui précise que les parties d'un objet se décrivent par rapport à la position normale de celui-ci dans l'espace, comme lorsqu'on parle du *haut de la bouteille* pour désigner le goulot, même si la bouteille a été inversée. Les « ponts pragmatiques » sont des rapports réguliers dans le monde qui permettent d'expliquer les extensions du sens d'un mot, et plus particulièrement les rapports entre deux règles d'usage (donc des règles comme celle sous (7)) différents d'un mot (Vandeloise 2006 : 152). Ainsi, lorsque des objets se trouvent derrière notre dos, ils sont inaccessibles à la perception visuelle. La relation qui s'établit ainsi entre *derrière* et l'inaccessibilité à la perception visuelle permet alors d'expliquer que nous employions également la préposition *derrière* pour situer dans l'espace des objets en face de nous, mais que nous ne pouvons pas percevoir à cause d'un obstacle (Vandeloise 1987 : 18-19).

Puisque ces processus de dérivations des différents emplois à partir de l'impulsion comportent plusieurs étapes, Vandeloise parle d'une « diachronie », en précisant toutefois qu'il ne s'agit pas d'un développement historique, mais plutôt d'un développement logique, d'où le terme de *diachronie logique*

20. Voir la note 16.

21. « Logical impetus is in the language and not in the child's head » (Vandeloise 2006 : 153, voir également Vandeloise 2005a : 230).

(Vandeloise 1986 : 71, 1991 : 53, 2006 : 151). L'objectif de Vandeloise est d'expliquer, par la diachronie logique, pourquoi les langues sont structurées comme elles le sont.<sup>22</sup> La recherche d'un sens schématique unique et l'élaboration de la diachronie unique font partie des objectifs du linguiste et des représentations du sens élaborées par le linguiste. Vandeloise note bien que ces représentations ne correspondent pas nécessairement à celles des locuteurs : celles-ci comportent plutôt des listes d'usage stockées en mémoire et des généralisations élaborées à partir de ces usages, dont le degré d'abstraction peut être différent d'un locuteur à l'autre (Vandeloise 1986 : 67, 71, 1991 : 50, 2006 : 151).

La troisième remarque auprès de la présentation des différentes étapes de l'acquisition du sens d'une préposition sous (6) concerne le terme *pré-linguistique*. Vandeloise (1987a : 13, 27, 1991 : 56) précise qu'il serait plus approprié d'employer ce terme plutôt que celui de *non-linguistique* (le terme qu'emploie Clark 1973), parce qu'il faut bien constater, en fin de compte, que les primitifs complexes que l'enfant associe aux prépositions, et notamment celui de *C/c*, sont aussi reliés aux catégories d'emplois de cette préposition dans le langage adulte. À notre avis, cette appellation de *pré-linguistique* peut recevoir une justification légèrement différente, si l'on tient compte du fait, signalé par Vandeloise lui-même dans sa présentation en (6), que les traits de la préposition *dans* s'élaborent lorsque l'enfant enregistre les emplois de celle-ci qu'il entend autour de lui et essaie de relier ces emplois au concept global *C/c*. Il renvoie à ce propos, entre autres, à une étude de Gillis (1985), dans laquelle celui-ci décrit l'acquisition de *in* en néerlandais par un tout jeune enfant de moins de deux ans. Gillis note alors que cet enfant se servait, à l'âge d'un an, neuf mois et douze jours, de *in* dans *boek in zak* ('le livre dans le sac') et à l'âge d'un an, neuf mois et vingt et un jours, de *sleutel in auto* ('la clé dans la voiture'), mais seulement en parlant d'une voiture particulière. Le même enfant avait ensuite besoin de vingt-neuf jours de plus pour étendre l'emploi de *in* à d'autres voitures et encore de douze jours de plus pour parler de la clé dans un petit coffre. Bref, l'enfant avait tendance à étendre l'emploi de *in* d'une façon très conservatrice et n'établissait pas directement le rapport avec l'ensemble du concept pré-linguistique. Pour faire cela, un enfant doit être confronté à des emplois de *dans* pour désigner beaucoup de scènes spatiales différentes (Vandeloise 1987a : 30, 1991 : 59). Il nous semble qu'en fin de compte, ces observations suggèrent que le concept global *C/c* lui-même est analysé en interaction avec la langue que l'enfant entend employer autour de lui.<sup>23</sup> Cette idée est confirmée par des

---

22. « [...] it is not claimed that impetus has a synchronic salience. Its purpose is not so much to explain *how* languages are structured as to explain *how it happens* that they are structured in such a way » (Vandeloise 2006 : 152).

23. En fait, selon Vandeloise (1987a : 31, 1991 : 60), les enfants comprennent les primitifs complexes d'abord par leurs fonctions et ce n'est que plus tard qu'ils arrivent à isoler les aspects qui

recherches résumées par Casasola (2008) et Bowerman (2018 : 23-70).<sup>24</sup> Selon ces auteurs, ces recherches confirment d'une part que les enfants disposent bien de concepts spatiaux qui se développent indépendamment de la langue et donc aussi de concepts qui ne sont pas nécessairement exprimés tels quels par des prépositions dans leur langue. Mais elles montrent aussi, d'autre part, que dès que les enfants commencent à employer des prépositions, ils se servent déjà des concepts qui sont exprimés par des prépositions dans leur langue. Cela suppose que, même avant qu'ils ne se mettent à employer les prépositions de leur langue, il y ait eu une sélection parmi les concepts disponibles, de sorte qu'il ne reste que ceux exprimés dans leur langue. Cette sélection est probablement due au fait que les enfants associent les prépositions qu'ils entendent employer autour d'eux aux configurations spatiales que celles-ci semblent dénoter dans le langage des locuteurs avec lesquels ils entrent en interaction et qu'ils essaient d'identifier, par abstraction, ce qu'il y a de commun à ces configurations. Il en ressort que les concepts qui sont à la base de l'emploi des prépositions sont déjà des abstractions (puisque'ils résultent d'une recherche de ce qui est commun aux configurations spatiales qu'elles désignent) (voir entre autres Casasola 2018), mais aussi que ces concepts abstraits se développent non pas seulement sur des bases cognitives et perceptuelles, mais aussi en réaction à l'emploi des termes spatiaux par les locuteurs autour d'eux (voir également Weissenborn 1981 : 265). Dans ce sens, la formation des concepts complexes exprimés par les prépositions est déjà influencée par la langue dont ces prépositions font partie<sup>25</sup>.

---

permettent de les reconnaître. Il formule cette idée d'une façon très claire dans l'extrait suivant : « [...] complex primitives are first understood globally by infants, through the function or the needs they fulfill. Afterwards, they are analyzed and the aspects through which they may be recognized are isolated » (Vandeloise 2008 : 13).

24. Voir entre autres, outre Casasola (2008) et Bowerman (2018), Bowerman & Choi (2001), Hickmann (2003 : 146-148), Yun & Choi (2018) et Grigoroglou & Papafragou (2019) pour plus de détails et de références utiles. Pour la grande diversité des relations spatiales exprimées par les différentes langues, élément qui a aussi été avancé pour étayer l'idée qu'il faut distinguer les concepts spatiaux basés exclusivement sur la perception et la cognition des concepts spatiaux exprimés par les prépositions, voir, entre autres, Levinson & Meira (2003), les réflexions de Vandeloise (2010) à propos de cet article, et Bowerman (2018 : 49-70). Précisons encore que Bowerman (2018) contient le texte de conférences que Melissa Bowerman a données en 2010 à l'occasion du *8th China International Forum on Cognitive Linguistics*.
25. Sinha, Thorseng, Hayashi & Plunkett (1999) signalent que la fréquence d'emploi des prépositions pourrait être un facteur pertinent supplémentaire. Voir par ailleurs Casasola (2018) pour d'autres facteurs pertinents pour l'interprétation des publications sur l'acquisition du langage citées par Vandeloise.

## 2. Une représentation des emplois spatiaux sous forme d'un réseau sémantique ?

Comme il a déjà été signalé dans la partie précédente, l'analyse de *dans* de Vandeloise s'inspire sur certains points d'idées de Langacker (1987) concernant la représentation du sens des mots comme une catégorie complexe. Celle-ci s'élabore selon Langacker à partir des usages, le plus souvent très variables, des signes linguistiques. Pour illustrer ce processus d'élaboration du sens, fût-ce d'une façon qu'il qualifie lui-même de « simpliste », Langacker (1987 : 373) se sert de l'exemple du mot *tree*. L'enfant apprendrait d'abord à associer ce mot à des arbres à feuilles caduques (si ces arbres sont saillants dans son environnement) : des chênes, des hêtres, des érables, des ormes, etc. Il pourra alors en déduire une première conceptualisation, dite « schématique » dans la mesure où elle combine les propriétés par lesquelles ces arbres se ressemblent et exclut celles qui sont variables d'un arbre à l'autre. Ce schéma obtenu par abstraction à partir de (la perception de) ces arbres, qui réunit donc les caractéristiques que ceux-ci partagent, fonctionne comme prototype de la catégorie. Par la suite, l'enfant apprend à employer le terme *tree* pour désigner un pin, parce qu'il entend d'autres personnes employer ce terme pour désigner des pins, ou parce que c'est le mot le plus approprié parmi tous ceux qu'il a à sa disposition pour désigner le végétal qu'il perçoit. Il range alors le pin dans la catégorie sémantique désignée par *tree*, parce qu'il ressemble au prototype (Langacker 1987 : 370 parle alors de l'*extension* de la catégorie), mais cette similarité permet aussi d'élaborer un nouveau schéma pour *tree*, qui ne comprendra que les éléments communs au prototype déjà existant et aux pins (Langacker 1987 : 370 appelle ce processus l'*élaboration* d'une catégorie). Ce processus se répète lorsque l'enfant voit un palmier, et ainsi de suite. Il peut être représenté par le schéma dans la Figure 4 :

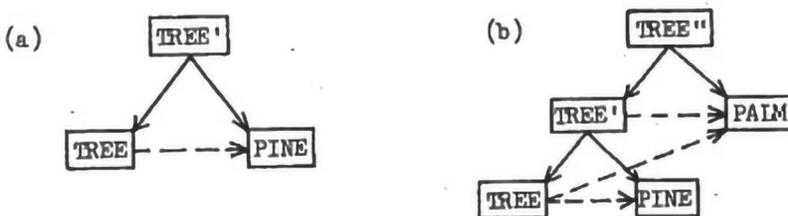
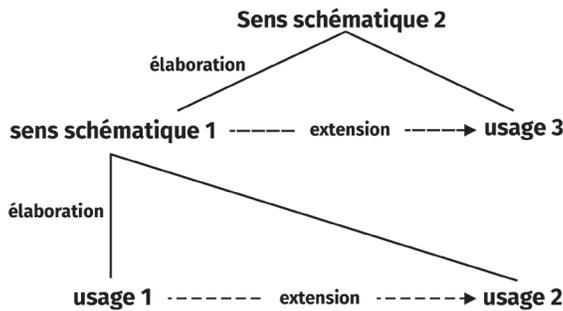


Figure 4. (Langacker 1987 : 374)

À un niveau plus général, on peut proposer le schéma suivant (pour plus de précisions, voir entre autres Taylor 2002 : 138-139, 461-469, 2003 : 159-167, Langacker 1987, 2008 : 215-227 et Pawelec 2009 : 61-64) :



**Figure 5.** Schéma de l'élaboration du sens d'un mot comme une catégorie complexe (ce schéma peut évidemment être élaboré davantage au fur et à mesure que le mot développe de nouveaux usages)

Langacker (1987 : 370) précise toutefois que le sens d'un mot, comme celui de *tree*, ne correspond pas seulement au(x) sens schématique(s) TREE ou au prototype, mais à l'ensemble mais à l'ensemble de la catégorie complexe ou du réseau:

A speaker's conventional knowledge of such a category cannot be reduced to a single characterization. Even when all its attested values are plausibly analyzed as instantiations of a single abstract schema, or as extensions from a single prototype, there is no way to predict from the schema or prototype alone precisely which array of instantiations or extensions - out of all conceivable ones - happen to be conventionally exploited within the speech community. (Langacker 1987: 370)

Or puisque les locuteurs savent bien quelles sont les extensions et instanciations acceptables du sens du mot dans leur langue, celles-ci doivent être intégrées à la représentation du sens du mot pour autant que celui-ci est censé représenter le savoir des locuteurs à ce propos.<sup>26</sup> En outre, puisqu'ils sont élaborés à partir des expériences des locuteurs, des ressemblances qu'ils perçoivent, des généralisations qu'ils opèrent, etc., les réseaux sémantiques peuvent bien être différents d'un locuteur à l'autre (Langacker 1987 : 376).

26. Il se pourrait toutefois que les extensions inacceptables soient exclues par d'autres mécanismes. Il faudra donc encore d'autres arguments pour justifier l'inclusion d'emplois plus spécifiques dans la représentation du sens d'un élément du lexique. Pour des arguments de ce genre, voir Sandra & Rice (1995), Taylor (2003 : 162-164) et Martin (2005).

Vandeloise (1986 : 67, 71, 1991 : 53) conçoit, comme Langacker (1987), la connaissance du sens des mots par les locuteurs comme une catégorie complexe telle que nous l'avons décrite ci-dessus :

- i. Il soutient comme Langacker que la représentation du sens d'un mot par les locuteurs ne se réduit pas au sens schématique, mais qu'elle comporte également différents emplois de ce mot :

La connaissance que le locuteur a de chaque mot est double : d'une part il mémorise une liste d'usages, d'autre part il établit entre eux un certain nombre de généralisations. (Vandeloise 1986 : 67)

- ii. Il distingue comme Langacker un sens prototypique de la préposition (celui qui présente tous les traits de la ressemblance de famille), mais recherche en même temps, en tant que linguiste, un sens plus abstrait ou une règle plus abstraite, et si possible un sens ou une règle unique (Vandeloise 1986, 1994 : 83).
- iii. Il avance, comme Langacker, que l'emploi prototypique de la préposition donne accès au réseau sémantique qui en constitue le sens et le désigne pour cette raison par le terme d'*impulsion* (ou d'*impetus*) (Vandeloise 1986 : 71).
- iv. Il précise que tous les emplois spatiaux de la préposition peuvent être considérés comme des extensions à partir de l'usage prototypique (Vandeloise 1986 : 71).<sup>27</sup> Ces extensions peuvent être motivées sur la base des primitifs complexes, mais ne sont pas prédictibles, comme le montre le fait que chaque langue sélectionne des combinaisons de traits différentes, etc. (Vandeloise 1994 : 93). C'est une des raisons pour lesquelles le sens d'une expression ne se réduit pas au sens abstrait, mais comporte aussi les emplois particuliers (Vandeloise 1990 : 410).<sup>28</sup>
- v. Il affirme que le degré d'abstraction auquel arrivent les locuteurs peut être différent d'un locuteur à l'autre et que les réseaux sémantiques ne sont donc pas nécessairement identiques d'un locuteur à l'autre (Vandeloise 1986 : 67, 1990 : 410, 1994 : 83).

Rappelons toutefois que pour Vandeloise l'objectif du linguiste est de proposer un sens schématique, unique si possible, et de décrire les différents emplois de la préposition à partir de l'impulsion, à l'aide de rapports systématiques et de ponts pragmatiques. Si cette représentation du linguiste est plus abstraite que celle de beaucoup de locuteurs, qui est plutôt constituée de listes d'emplois

---

27. On ne peut pas manquer de noter la ressemblance entre le processus d'acquisition du sens de la préposition décrit par Vandeloise (voir (6)) avec le processus décrit par Langacker dans son exemple de l'élaboration de la représentation du sens du mot *tree*.

28. Pour une conception assez comparable, voir Martin (2005 : 171).

mémorisés et d'abstractions dont le degré peut être différent d'un locuteur à l'autre (voir ci-dessus), elle peut être considérée comme la représentation la plus « complète » que les locuteurs pourraient élaborer (nous reprenons ce terme à la description de l'étape 5 dans le schéma sous (6)).

Puisque l'objectif de ce texte est de vérifier dans quelle mesure la polysémie de *dans* peut être représentée sous forme d'un réseau sémantique, nous proposons de représenter le sens de cette préposition, du moins dans les emplois où elle exprime des relations spatiales entre des entités matérielles, par un réseau sémantique comme celui sous (8) ci-dessous. Nous nous appuyons, pour développer ce réseau sémantique, sur les analyses de Vandeloise présentées dans la première partie (§1), mais aussi sur les idées formulées ci-dessus, sous les points de (i) à (v), sur la conception du sens comme une catégorie complexe. Nous précisons toutefois que notre objectif est également que ce réseau corresponde autant que possible à ce que pourrait être la représentation du sens de *dans* sous-jacente à l'emploi actuel de cette préposition par les locuteurs (voir Sandra & Rice 1995 : 102).

- (8) relation pré-linguistique C/c = signifié = dans l'esprit du locuteur  
 ressemblance de famille C/c = représentation par le linguiste du concept  
 C/c pré-linguistique

Règle D : a est dans b si b et a sont le premier et le deuxième terme de la relation C/c

↓

usage prototypique

(a) + (b) + (c)

8.1. les bonbons sont dans la boîte

8.2. le clou est dans la caisse

8.3. le lait est dans le café

usage 1

(a) + (b)

8.4. la poire est dans la coupe

(dans la situation représentée sous l'exemple (5))

usage 2

(b) + (c)

8.5. le cadeau est dans l'emballage

8.6. le doigt de la fiancée est dans l'alliance

usage 3

(a) + (c)

8.7. la soupe est dans la louche

8.8. le bébé est dans les bras de son père

usage 4

(c) seul

8.9. le monastère est dans l'enceinte de fossés

Ressemblance de famille C/c :

(a) C contrôle la position de c

(b) S'il y a déplacement, c se déplace vers C plutôt que l'inverse

(c) C entoure c

(où C=contenant et c= contenu)

Cette représentation du réseau sémantique correspondant aux emplois spatiaux de *dans* reliant des entités matérielles appelle plusieurs commentaires.<sup>29</sup> À l'opposé des liens dessinés dans la Figure 4 de Langacker et dans la Figure 5, plus générale, tous les usages de la préposition *dans* en (8) sont directement reliés à l'emploi prototypique, puisqu'ils correspondent tous à des sous-ensembles de traits de la ressemblance de famille. On notera par ailleurs que nous n'avons pas inclus en (8) des exemples dans lesquels seul le trait (a) ou seul le trait (b) motiverait l'emploi de la préposition.

Il importe enfin de se demander si les traits (a), (b) et (c) permettent de classer tous les emplois spatiaux de *dans* de façon univoque. Considérons à ce propos un exemple de Hottenroth (1993: 187). Cette auteure signale que l'énoncé sous 8.2., *Le clou dans la caisse*, peut renvoyer à la scène spatiale dans la Figure 6, mais aussi à celle dans la Figure 7 :

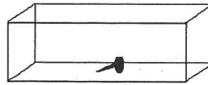


Figure 6. (Hottenroth 1993 : 186)

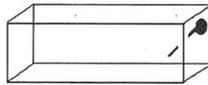


Figure 7. (Hottenroth 1993 : 186)

Le sens de la préposition *dans*, tel qu'il est décrit par Vandeloise, correspond dans les deux cas aux traits (a) et (b). Mais qu'en est-il du trait (c)? Le contenant, la caisse, entoure-t-il le contenu, le clou? On sait que pour la relation C/c telle qu'elle est conçue par Vandeloise, cela ne fait aucune différence, parce que de toute façon, la caisse contrôlera les mouvements du clou, conformément au trait (a). L'emploi de *dans* est donc motivé, mais si l'on veut savoir à quelle situation renvoie l'énoncé sous 8.2., il faut évidemment préciser davantage de quelle façon le clou est inclus dans la caisse. Or cette information n'est pas fournie par les traits tels qu'ils sont formulés par Vandeloise, mais par nos connaissances du monde et plus particulièrement par notre savoir sur la façon dont des clous peuvent être positionnés par rapport à des caisses. Cette information est activée par les expressions renvoyant aux cibles et sites, en l'occurrence *clou* et *caisse*. Empruntant ce terme à Fillmore (1982), nous pourrions dire que ces expressions activent dans notre esprit des *cadres* (*frames*), c'est-à-dire, en gros, des

29. Les exemples 8.2. et 8.9. dans la figure sous (8) sont empruntés à Hottenroth (1993).

savoirs stéréotypés et structurés sur le monde et la société.<sup>30</sup> Par rapport à *le clou dans la caisse*, le résultat est qu'une partie de l'objet correspondant au site est sélectionnée comme étant seule concernée par la relation spatiale. On dira alors en linguistique cognitive que cette partie constitue la *zone active* (*active zone*) (Langacker 1987 : 272-273) de l'objet, ce qui veut dire que seules des sous-structures particulières sont activées lors de la combinaison d'une prédication avec une autre.<sup>31</sup> L'activation du cadre contenant des informations sur les clous et les caisses et les relations que ceux-ci peuvent entretenir, permet donc les deux interprétations signalées par Hottenroth (1983). Le même cadre permet d'expliquer pourquoi certains locuteurs préfèrent probablement l'interprétation représentée dans la Figure 7 à celle représentée dans la Figure 6. Il contiendra en effet l'information que la façon la plus fonctionnelle d'employer des clous est de les enfoncer dans le bois (Herskovits 1986 : 111). Mais il s'agit là évidemment d'une information qui peut être annulée par le contexte. Il faut donc encore retenir un autre facteur qui intervient dans l'interprétation d'un syntagme *x dans y*, à savoir le contexte (discursif) de l'occurrence et la négociation de la référence par les interlocuteurs.

Il ressort en tout cas de ce qui précède que l'information fournie par les traits de la ressemblance de famille ne suffit pas pour fournir l'interprétation du syntagme nominal qui comporte la préposition :<sup>32</sup> cette interprétation est construite en fonction du sens de *dans*, des cadres activés par les termes reliés par la préposition et du contexte de son occurrence, lors de la négociation de la référence par les interlocuteurs.<sup>33</sup> Il apparaît ainsi que tous les énoncés et expressions mentionnés dans le réseau sémantique sous (8) correspondent en

- 
30. Pour cette notion, voir entre autres Fillmore (1982, 2003 : 285-286), Barsalou (1992, 1999) et l'aperçu général dans Busse (2016). Dans le contexte des prépositions, la notion de cadre (*frame*) pourrait aussi être rapprochée de celle de domaine de Langacker (1987) (voir également Taylor 2012a), ou encore, celle d'arrière-plan (*Background*) de Searle (1975, 1983). Cette dernière désigne une série de pratiques qui servent d'arrière-plan à l'emploi des mots. Il ne serait pas inapproprié dans ce cas, de rapprocher les conceptions défendues ici de l'idée de Wittgenstein (1953) que le sens d'un mot correspond à son usage au sein de jeux de langage.
  31. Pour l'application de cette notion à ce genre d'exemples, voir également Drozdowicz (1998 : 81) et Turewicz (2005 : 10).
  32. On retrouve ainsi l'idée selon laquelle le sens de la préposition fonctionne comme une instruction (voir e.a. Col 2017, Victorri 1999, 2003) ou comme un *prompt* (Tyler & Evans 2003 : 40), même si l'analyse des auteurs mentionnés diffère sur d'autres points de celle qui est décrite ci-dessus (et qui pourra encore être développée sur plusieurs points). Sur la nécessité de faire intervenir, lors de l'interprétation des syntagmes prépositionnels, des dimensions cognitives en plus des instructions linguistiques, voir également Melis (2003 : 61-63).
  33. On retrouve ainsi l'idée que les prépositions sont des relateurs ; voir entre autres Pottier (1962), mais également Fortis (2009). Pour des précisions sur le processus compositionnel, voir Langacker (1987), qui décrit les prépositions comme des expressions de relations atemporelles (Turewicz 2005), et, dans d'autres cadres théoriques, Victorri (1999, 2003) et Col (2017), mais aussi Sinha & Kuteva (1995).

fait, du moins dans un premier temps, à des emplois en contexte de la préposition *dans* et des syntagmes du type *x dans y*.<sup>34</sup>

Avant de préciser pourquoi cette observation nous semble importante, nous notons que Vandeloise (2001 : 264-265) signale lui-même que la nature des cibles et des sites peut modifier l'interprétation de *dans*, lorsqu'il signale que le syntagme *x dans y* n'exprime plus de rapport de forces quand la préposition relie des expressions dénotant des entités spatiales, comme dans les exemples sous (9) auxquels on peut ajouter à notre avis celui sous (10) :

(9) Le cercle est dans le carré / Le carré est dans le cercle (Vandeloise 2001 : 265)

(10) Sparte est dans le Péloponèse (*sic*) (Vandeloise 2001 : 246)<sup>35</sup>

En effet, des entités spatiales n'exercent pas de force. La remarque ci-dessus à propos de l'exemple 8.2. de Hottenroth nous a permis de constater que cette réinterprétation contextuelle porte également sur le trait (c) dans les emplois spatiaux de la préposition où elle relie des termes renvoyant à des entités matérielles. D'autres exemples confirment cette idée. Considérons ainsi l'énoncé sous 8.3., *Le lait est dans le café*. De toute évidence, la notion d'entour ou d'inclusion du trait (c), qui était pertinente pour les exemples avec des cibles et des sites clairement bornés, ne l'est plus dans ce type d'exemples avec des mixtes, où contenant et contenu se mélangent à des degrés différents. Ainsi, après avoir exposé les problèmes que pose la notion d'inclusion (topologique) dans ce type d'emplois, Vandeloise (2001 : 252, 2007 : 47) propose que dans les solutions (mélanges de liquides), l'ingrédient qui fonctionne comme site et comme contenant est celui dont la densité est la plus grande. En effet, pour la langue, *Il y a du lait dans le café* ne renvoie pas au même mélange que *Il y a du café dans le lait*. De même, à l'opposé de *Il y a du sucre dans l'eau*, *L'eau est sucrée* suggère que le mélange est complet et tout à fait homogène (Vandeloise 2001 : 248-256, 2007 : 48-49). Quand il s'agit d'assortiments (des mélanges d'éléments non liquides), c'est plutôt la quantité qui est pertinente : en (11), l'interprétation la plus probable est qu'il y a plus de grains de café que de grains de riz :

(11) Il y a des grains de riz dans le café

---

34. Nous reviendrons encore à la fin de cette partie sur le statut exact de ces occurrences, pour savoir s'il s'agit d'interprétations contextuelles « passagères » ou d'éléments du sens de la préposition, à porter au crédit de l'unité lexicale, comme le formule Kleiber (2008 : 87).

35. Vandeloise (2001 : 246) note bien que dans des emplois tout à fait comparables, *dans* est remplacé par *en*, comme dans *Sparte est en Grèce*. Cela pourrait s'expliquer (partiellement) si l'on accepte que l'emploi purement localisateur est en fait un emploi moins prototypique de *dans*, qui est une préposition « configurationnelle ».

Il faut toutefois qu'il y ait suffisamment de différenciation entre les deux éléments d'un assortiment et qu'on puisse distinguer entre contenu et contenant, comme le confirme l'exemple suivant de Berthonneau (1999 : 36) :

(12) \*Il y a des grains dans le café/le sable/le riz

Pour motiver davantage l'emploi de *dans*, on peut noter, avec Vandeloise (2007 : 748), que l'exemple sous 8.3., *Le lait dans le café*, présente bien le trait (b), dans la mesure où le lait (le contenu) est normalement « déplacé » vers le café (pour autant que celui-ci puisse être considéré que le contenant plutôt que la tasse qui le contient), et le trait (a), pour autant que le café (ou plutôt la tasse qui le contient) contrôle la position du lait (Vandeloise 2001: 252-253). On notera toutefois qu'on a besoin de critères comme ceux de la densité ou de la quantité, et donc de réinterpréter le trait (c), pour décider quel est le contenant et quel est le contenu dont il est question dans les traits (a) et (b).

Les observations qui précèdent ont à notre avis des conséquences importantes pour la représentation du sens de la préposition *dans* sous (8). En effet, comme nous l'avons déjà noté ci-dessus, il en découle que le réseau sous (8) qui est censé représenter le sens de la préposition comporte dans un premier temps des interprétations ou des emplois en contexte. Le même énoncé pourra ainsi être classé sous deux « usages » différents. Ainsi l'exemple 8.4. dans (8), *La poire est dans la coupe*, est rangé sous l'usage 1, où il est motivé par les traits (a) et (b), puisqu'il renvoie à la scène spatiale dans la Figure 3. Mais cet énoncé peut évidemment aussi décrire une scène spatiale dans laquelle la poire se trouve au fond de la coupe et est complètement incluse par celle-ci, auquel cas l'exemple doit être rangé sous l'usage prototypique, qui combine les trois traits. Et l'on pourra en dire autant de la plupart des autres emplois, où le contexte peut entraîner des changements d'interprétation et des modifications du classement proposé sous (8). Ainsi 8.5., *Le cadeau est dans l'emballage*, illustre l'usage 2 et serait motivé par les traits (b) et (c), mais en fait, si l'emballage est assez solide (lorsqu'il s'agit d'une boîte en carton, par exemple), on pourrait déplacer le cadeau en déplaçant l'emballage. Le trait (a) contribuerait dans ce cas à motiver l'emploi de *dans* et l'exemple serait à ranger parmi les emplois prototypiques. De même, si l'emploi de *dans* en 8.8., *Le bébé est dans les bras de son père*, peut être motivé par les traits (a) et (c), parce que dans la scène la plus probable correspondant à 8.8., c'est le père qui prend le bébé dans ses bras, rien n'empêche, par exemple, qu'on mette le bébé dans les bras du père, de sorte que le trait (b) est aussi respecté. Enfin, l'exemple 8.9., *Le monastère est dans l'enceinte de fossés*, qui est motivé en (8) par le seul trait (c), pourra être interprété autrement : si les fossés ont été creusés les premiers et que le monastère ait été construit après, on peut dire que d'une certaine façon, le contenu a été déplacé à l'intérieur du contenant. Bref, ce qui est classé en (8), ce sont dans

un premier temps des interprétations, des emplois en contexte, et à part le fait qu'il reste valable que les différents emplois sont motivés, à un certain niveau d'abstraction, par différentes combinaisons des traits (a), (b) et (c), où ces emplois peuvent, d'après le contexte, être classés sous d'autres types d'usage (à savoir, en (8) : prototypique, 1, 2, 3 ou 4). Ce qu'on trouve donc en réalité, c'est toute une série d'emplois dont l'interprétation diffère selon les cadres activés et le contexte discursif, le contenu des traits eux-mêmes étant susceptible de varier en fonction des mêmes deux facteurs. Dans ce sens, une représentation du type de celle sous (8), qui est assez souvent proposée dans la littérature sur les réseaux sémantiques, est en fin de compte trop rigide. Si l'on veut rendre compte de la grande variabilité interprétative des traits (et de la préposition), il faut partir des instances ou occurrences particulières de *x dans y*, c'est-à-dire des emplois avec leur contexte, leur interprétation particulière, etc.<sup>36</sup> Comme l'a précisé Vandeloise dans la procédure d'acquisition du sens de la préposition, le jeune enfant enregistre les emplois particuliers de la préposition qu'il entend autour de lui ; or cela veut dire, à notre avis, qu'il enregistre les occurrences au sens précisé ci-dessus.

Il s'ensuit que le réseau sémantique qui représente le sens de la préposition *dans* comporte (i) la ressemblance de famille C/c avec les traits (a), (b) et (c), sachant que ceux-ci sont des abstractions et qu'ils peuvent être réinterprétés en contexte, (ii) l'emploi prototypique, (iii) la liste des types d'usages sous (8), qui correspondent aux différents sous-ensembles des traits (a), (b) et (c), mais également (iv), potentiellement,<sup>37</sup> toutes les occurrences contextuelles de *x dans y*, dans lesquelles *x* et *y* et les cadres activés par ces expressions déterminent, en combinaison avec le contexte (discursif) de l'occurrence, une interprétation qui est sous-déterminée par les traits (a), (b) et (c) ou un sous-ensemble de ces traits. Or il importe de bien comprendre qu'en réalité, les éléments du réseau énumérés sous (i) et (iii), qui correspondent aux éléments de l'analyse du sens de la préposition par Vandeloise, résultent de processus de schématisation (ou abstraction) et de conventionnalisation progressives des occurrences mentionnées sous (iv).<sup>38</sup>

L'analyse de Vandeloise consiste à dégager le sens le plus schématique de la préposition (pour *dans*, voir la règle D sous (7)) et à relier les différents emplois de la préposition à ce sens schématique. Dans ce cas, les emplois correspondent évidemment à différentes combinaisons des traits de la ressemblance de famille

---

36. Cette idée d'instance particulière fait également penser à la notion d'*exemplar*, Bybee (2010), Hampton (2015) et Ambridge (2019, 2020).

37. Nous ajoutons ici et ailleurs dans le texte le terme *potentiellement*, à l'instar de Bybee (2010 : 14), pour signaler qu'il faut tenir compte du fonctionnement de la mémoire, qui ne retient pas littéralement toutes les occurrences.

38. Voir d'ailleurs Casasola (2018).

C/c. Or Vandeloise note bien, comme Langacker, que les locuteurs n'arrivent pas nécessairement à dégager la règle sous (7). Pour lui, la tâche du linguiste est de dégager cette règle et de décrire la diachronie logique pour expliquer comment la polysémie de la préposition peut être motivée (à partir de la relation pré-linguistique C/c). Il est toutefois bien possible que la représentation du sens d'un mot comporte à la fois une règle unique, voire plusieurs règles, et différents emplois (voir la *list/rule fallacy* de Langacker 1987 : 41, la citation de Langacker 1987 : 370 sous la figure 5 à la page 65 ci-dessus, ainsi que Taylor 2003 : 159-167). Même si Vandeloise n'est pas très explicite sur ce point, on notera quand même qu'il distingue entre des emplois prototypiques et des emplois marginaux et que les ponts pragmatiques servent entre autres à relier les règles d'usage lorsque le sens d'une préposition doit être décrit par plusieurs règles (comme c'est le cas de *devant/derrière*). Or les remarques ci-dessus, sur le besoin de tenir compte des cadres et du contexte si l'on veut expliquer les interprétations de syntagmes prépositionnels comportant *dans*, montrent bien, à notre avis, qu'on ne saurait se limiter à des combinaisons des traits de Vandeloise si l'on veut analyser les interprétations d'occurrences particulières de la préposition. La question se pose alors aussi s'il ne faut pas également retenir les occurrences plus spécifiques décrites ci-dessus (lors de la discussion du tableau sous (8)) dans la représentation du sens de la préposition, si l'on veut expliquer l'origine des traits, surtout s'il est vrai, comme nous l'avons suggéré ci-dessus, que le concept pré-linguistique s'élabore aussi en interaction avec les emplois de la préposition produits par les locuteurs en présence de l'enfant. Bref, il nous semble pour le moins utile de compléter l'analyse de Vandeloise par une description de la façon dont le réseau sémantique est élaboré par les locuteurs à partir des occurrences spécifiques de la préposition. On obtient dans ce cas une conception plus dynamique du réseau sémantique comme celle déjà décrite ci-dessus, à savoir comme une série d'occurrences mémorisées, accompagnées d'abstractions à des degrés différents, ce qui implique que le réseau sémantique peut éventuellement être différent d'un locuteur à l'autre (voir Langacker 2006, 2008 : 215-227)<sup>39</sup>.

Quelles sont les conséquences de cette conception du réseau sémantique représentant le sens de *dans* quand la préposition relie des cibles et sites matériels ? Peut-on dire qu'à ce niveau, la préposition est encore monosémique ? En ce qui concerne Vandeloise, comme il a déjà été dit, il peut être dit monosémiste au sens où il cherche, à l'instar de Langacker, un sens schématique unique sous-jacent aux différents emplois (spatiaux) de la préposition (voir Vandeloise 1994 : 83-84). Toutefois, alors que pour Langacker (1987), ce sens schématique

---

39. Voir pour cette approche des réseaux sémantiques et de la conception du sens associée, Langacker (2006), mais aussi Allwood (2003), Zlatev (2003), Geeraerts (1992, 1993, 2010 : 192-199) et Taylor (2012b).

comporterait les éléments communs aux différents emplois de la préposition, Vandeloise définit ce sens unique en se servant de la notion de ressemblance de famille, ce qui implique que tous les traits ne se retrouvent pas nécessairement dans tous les emplois de la préposition.

Cela ne suffit toutefois pas encore pour conclure que la préposition serait polysémique dans les emplois décrits dans les deux premières parties de notre contribution. Pour défendre l'idée que *dans* est quand même monosémique, du moins pour autant qu'on considère uniquement les emplois spatiaux dans lesquels la préposition relie des termes matériels, on pourrait en effet arguer que les différents emplois sont reliés entre eux et partagent au moins un trait avec le prototype, comme il ressort de la représentation du réseau sous (8). Au prime abord, il peut sembler que les différents emplois satisfont ainsi à ce que Kleiber (2008 : 91) appelle le critère de la non-unifiabilité catégorielle : pour pouvoir parler de deux sens différents, il ne doit pas être possible de réduire les différentes acceptions à une seule catégorie « coiffante ». Ainsi, les deux acceptions de *souris*, l'une désignant l'animal et l'autre l'outil de l'ordinateur, ne peuvent pas être réunies dans une seule catégorie définie en termes d'un seul prototype. Au contraire, puisque les différents emplois de *dans* peuvent être dérivés à partir d'un seul emploi prototypique, à savoir celui qui est décrit par l'ensemble des trois traits (a), (b) et (c), on pourrait soutenir que dans les emplois spatiaux où la préposition relie des termes matériels, elle est monosémique.

Les différents emplois distingués par Vandeloise, décrits par des combinaisons différentes de traits, ne constitueraient donc pas de sens autonomes, mais ne seraient que des interprétations contextuelles d'occurrences particulières. Or si cela est vrai dans un premier temps, lorsque ces occurrences sont créées ou lorsqu'on les entend pour la première fois, il faut se demander si ces occurrences ne pourraient pas acquérir par la suite le statut de sens et faire preuve d'une autonomie suffisante (Kleiber 2008 : 96). On notera, sous ce rapport, que lors d'expériences psycholinguistiques comme celles décrites dans Sandra & Rice (1995), Rice, Sandra & Vanrespaille (1999) et Cuyckens, Sandra & Rice (1997), des locuteurs d'anglais se sont montrés capables de distinguer et de comparer différents emplois spatiaux très spécifiques de la préposition anglaise *in*. Or pour qu'ils puissent comparer ces emplois, il faut que ceux-ci aient une représentation suffisamment autonome et stable (Sandra & Rice 1995 : 107-117 ; Taylor 2003 : 163). Cette observation confirme à notre avis que, du moins dans la représentation du sens élaboré par les locuteurs, le sens de la préposition ne se réduit pas au sens schématique abstrait, mais qu'au moins certains emplois spécifiques de la préposition, éventuellement correspondant à ceux décrits par Vandeloise, pourraient avoir une autonomie suffisante pour les intégrer dans le réseau sémantique, conformément à ce

que soutient Langacker (1987).<sup>40</sup> Comme on l'a déjà vu, celui-ci soutient en effet que ce type de réseau ne comporte pas seulement le sens schématique unique, mais aussi des emplois spécifiques de la préposition (voir également Taylor 2003, 2012b). Ces observations semblent donc plaider pour considérer la préposition comme polysémique, déjà au niveau des emplois spatiaux où elle relie deux termes matériels.

### 3. Les emplois spatiaux de *dans* avec des cibles et/ou sites spatiaux

Dans la section précédente, nous sommes parti de l'analyse du sens des emplois de *dans* dans lesquels cette préposition relie deux termes dénotant des entités matérielles et que Vandeloise a décrits à l'aide de la ressemblance de famille C/c. Nous avons toutefois constaté que les différents traits de cette ressemblance de famille peuvent s'interpréter de différentes façons selon les cadres activés par les cibles et les sites de la préposition et d'après le contexte (discursif) de l'occurrence. Vandeloise lui-même a ainsi noté que les noms et expressions désignant des portions d'espace sont souvent associés à des entités à deux (voire une) plutôt qu'à trois dimensions, et n'impliquent pas nécessairement des rapports de force ou de contrôle. Pour expliquer l'emploi de *dans* avec ce type de noms, Vandeloise (1999, 2001 : 256-266) propose d'élargir la règle D (voir (7)/(8) ci-dessus) et d'introduire des définitions élargies des traits introduits ci-dessus pour décrire l'emploi de *dans* avec des termes désignant des entités matérielles. Il considère alors successivement trois types d'occurrences de *x dans y* dans lesquels au moins un des deux termes reliés par la préposition désigne une entité spatiale. Nous les parcourons ci-dessous et nous présenterons l'analyse qu'il propose pour nous demander ensuite s'il faut introduire une nouvelle règle pour les décrire, comme l'avance Vandeloise.

#### 3.1. Cible spatiale/site matériel

Vandeloise (2001 : 257) propose deux exemples d'énoncés dans lesquels la cible est une entité spatiale et le site une entité matérielle :

(13) Le trou est dans la table

(14) La fissure est dans l'armoire

---

40. Rappelons que cette « autonomie » n'est pas absolue, mais une question de degré, puisqu'elle dépend de la saillance acquise par une interprétation, et du niveau d'*entrenchment* (Langacker 2006 : 140).

Selon Vandeloise (2001 : 257), le trait (a), ‘C contrôle la position de c’, peut motiver l’emploi de *dans* en (13) et (14) dans la mesure où la position du trou doit être précisée par référence à la table et celle de la fissure par référence à l’armoire. Il note toutefois que dans ce type d’emplois, la cible étant une entité non matérielle ou spatiale, elle ne dépend pas seulement du site pour la précision de sa position, mais aussi pour son existence. Partant, Vandeloise propose une nouvelle règle d’usage :

- (15) *a est dans b* si l’existence de *a* dépend matériellement de *b*  
(Vandeloise 2001 : 257)

Il ajoute par ailleurs que cette règle de dépendance existentielle ne s’applique pas seulement aux emplois de *dans* reliant des entités spatiales, mais qu’elle peut aussi s’appliquer à des usages dans lesquels les termes reliés par la préposition désignent des entités matérielles, comme en (16) et (17) :

- (16) Le nœud est dans la corde  
(17) Il y a une bosse dans la route

La règle sous (15) permet donc de percevoir la similarité des énoncés comportant des entités spatiales avec ceux comportant des entités matérielles, alors que la règle D existante (voir (7)/(8)) a plutôt pour effet de créer une séparation entre ces deux types d’usages de *dans*. Cela justifie selon Vandeloise la formulation de la nouvelle règle : la relation C/c se voit ainsi élargie et remplacée par la relation de dépendance (existentielle) :

Puisque le contenu dépend lui aussi du contenant, la dépendance joue un rôle crucial pour les sites matériels aussi bien que pour les sites spatiaux. Le concept de dépendance constitue donc un élargissement de la relation C/c, grâce auquel la préposition *dans* peut être mieux motivée, dans les cas où elle met en jeu des entités matérielles, aussi bien que spatiales. (Vandeloise 1999 : 154)

Vaguer (2004 : 87) formule toutefois quelques observations qui tendent à montrer que la notion de dépendance n’a pas exactement le même contenu avec des entités matérielles et des entités spatiales. Ainsi, entre le trou et la table d’un côté, et le nœud et la corde, ou la bosse et la route de l’autre, on ne trouve pas exactement le même type de dépendance. Elle note ainsi que la corde sert elle-même à faire le nœud, de sorte que l’on peut dire *Pierre a fait un nœud avec la corde*, alors qu’il est nettement moins acceptable de dire <sup>??</sup>*Pierre a fait un trou avec la table* ou <sup>??</sup>*Pierre a fait une bosse avec la route*. De plus, alors qu’une route peut être elle-même la cause de bosses, les deux autres sites, la corde et la table, n’ont pas de rapport causal avec les entités cibles mentionnées. C’est pourquoi il est acceptable de dire *La route fait une bosse à cet endroit*, alors qu’il semble moins acceptable de dire <sup>??</sup>*La corde fait un nœud à cet endroit* ou <sup>??</sup>*La table fait un trou à cet endroit*. Il faudrait donc définir la notion de dépendance

d'une façon plus précise, d'autant plus que Vaguer (2004 : 86) signale qu'on peut remplacer *dans* en (16) et (17) par d'autres prépositions, comme *à* ou *sur* :

(18) Il y a un nœud à la corde

(19) Il y a une bosse sur la route

En (18) et (19), l'existence du nœud et celle de la bosse dépendent évidemment également de la corde et de la route. La notion de dépendance ne serait donc pas seulement pertinente pour motiver l'emploi de *dans*, mais aussi celui d'autres prépositions, ce qui est d'ailleurs confirmé par l'exemple suivant de Vandeloise (2001 : 257) lui-même :

(20) L'ombre est sur le mur

De toute évidence, il faut alors préciser davantage la notion de dépendance pour expliquer quelle est la différence entre *dans* et d'autres prépositions dont l'emploi serait également motivé par la notion de dépendance. À ce propos, Vandeloise note qu'en (20) l'emploi de *sur* est motivé par le fait que l'ombre « existe » comme une projection sur une surface. Cette idée est en accord avec l'analyse de *sur* par Vandeloise (1986, 1991), puisque cette préposition exprime à son avis l'idée que le site contrôle la cible dans une seule direction. Si l'on veut donc continuer à se servir de la notion de dépendance pour justifier l'emploi de *dans*, il faut combiner cette notion avec une autre, qui correspondrait à l'idée que la dépendance consiste en un contrôle de la position de la cible dans plusieurs directions, ce qui serait le cas en (16) et (17), selon Vandeloise (1991 : 257). Bref, le concept de dépendance (existentielle) à lui seul ne semble pas suffire dans tous les cas pour expliquer qu'on préfère employer *dans* plutôt que d'autres prépositions et il faut combiner ce concept avec d'autres traits de la ressemblance de famille C/c. On peut toutefois se demander si le concept de dépendance permet de motiver tous les emplois dans lesquels la préposition relie des entités matérielles. Ainsi, en (21), il est difficile de soutenir que les mouvements de la cible dépendent du site :

(21) Le monastère dans l'enceinte de fossés

Il n'est donc pas évident que la notion de dépendance soit nécessaire pour motiver aussi bien les emplois avec des cibles et sites matériels que ceux avec des cibles et sites spatiaux.

Ces observations soulèvent en fait la question de savoir s'il est vraiment nécessaire d'introduire une nouvelle notion comme la dépendance (existentielle) pour décrire les emplois de *dans* avec des termes spatiaux. On peut se demander surtout si la modification nécessaire des traits (a) et (c), qui constitue en fait

la raison la plus importante pour laquelle Vandeloise introduit une nouvelle règle et la notion de dépendance, ne peut pas être expliquée par le mécanisme déjà décrit dans la section §2, selon lequel l'interprétation de ces traits peut être modifiée en fonction des cadres activés par les termes désignant les cibles et les sites. La nature spatiale des sites et des cibles amènerait alors à modifier d'une autre façon encore la définition de ces traits. Comme nous l'avons déjà signalé ci-dessus, Vandeloise (2001 : 264) note lui-même, à propos de certains emplois avec des termes spatiaux, que « le contrôle dégénère en rapport dimensionnel » « puisqu'aucune force ne peut se manifester entre deux entités spatiales ». <sup>41</sup> L'introduction du nouveau terme de *dépendance* confirme donc surtout, à notre avis, que la ressemblance de famille C/c et ses traits ont été modifiés sous l'influence des cadres activés par les expressions désignant les sites et les cibles reliés par la préposition (voir Vandeloise 2001 : 256).

Si le trait (a), 'C contrôle la position de c', adapté au contexte, permet ainsi de motiver les emplois de *dans* en (13) et (14), l'emploi de la préposition en (21), où la notion de contrôle ne contribue pas, ou contribue d'une façon très ténue, à motiver l'emploi de *dans*, peut en revanche être motivé, à notre avis, par le trait (c), 'C entoure/inclut c', à condition, toutefois, d'admettre que le terme d'*entourer* (ou celui d'inclusion qu'on trouve à d'autres endroits) puisse également s'interpréter différemment selon le contexte, comme on l'a vu en §2, de sorte qu'il puisse aussi correspondre aux idées d'enveloppement, etc. <sup>42</sup>, l'idée étant, en gros, que d'une façon ou d'une autre c se trouve entouré ou enveloppé par C. La notion d'entour ou d'inclusion change de toute façon déjà de contenu d'après le nombre de dimensions spatiales du site : si le site n'a que deux dimensions, comme en (22),

(22) Le carré dans le cercle (Vandeloise 2001 : 265),

la notion se réduit à l'idée que « la partie visible du site de la préposition *dans* doit être plus grande que sa cible » (Vandeloise 2001 : 264-265). Il découle alors de ce qui précède que certains emplois de *dans* avec des noms spatiaux peuvent être motivés par le trait (a) 'C contrôle c' (adapté au contexte), alors que d'autres seraient motivés par le trait (c) 'C entoure c' (également adapté au contexte).

### 3.2. Cible matérielle/site spatial

Dans les exemples comportant une cible matérielle et un site spatial, les sites ont selon Vandeloise (2001 : 258) une fonction de localisation, ce qui explique

41. Voir Evans & Tyler (2004 : 4) pour une conception largement comparable.

42. On notera que, selon Vandeloise (2001 : 265), « en général la préposition *dans* est compatible avec l'inclusion [*le parc dans la ville*] aussi bien qu'avec l'enveloppement [*l'île est dans la mer*] ».

qu'on peut ou doit le plus souvent remplacer *dans* par des prépositions comme *à* ou *en* :

(23) Aristote est à Athènes

(24) Pythagore est en Italie (Vandeloise 2001 : 258)

Ces emplois seraient motivés par le trait (c) 'C entoure c' (adapté au contexte), comme ceux sous (21) et (22). Or, avec des sites spatiaux, ce trait peut se combiner avec le trait (a), 'C contrôle la position de c', et cela à des degrés divers. Vandeloise (2001 : 259) note ainsi, qu'au prime abord, (25) semble, comme (21) et (22), être une illustration d'un emploi présentant seulement le trait (c) :

(25) Les soldats sont dans Athènes

Il ajoute toutefois qu'il y a une différence d'interprétation tenue avec (26) :

(26) Les soldats sont à Athènes

Selon Vandeloise, avec (25) on a besoin d'imaginer un contexte dans lequel Athènes est envahie par une armée ennemie, alors qu'avec (26), il suffit de comprendre que les soldats s'achètent des souvenirs et se font photographier. *Dans* exige de ce point de vue de récupérer en (25) une forme de contrôle, même si le syntagme prépositionnel y sert également à localiser la cible. Cela suggère qu'il existerait un continuum allant d'emplois motivés par le trait (a) à des emplois motivés par le trait (c), en passant par des emplois motivés par une combinaison de ces traits.

Vandeloise (2001 : 258) note par ailleurs que les emplois de *dans* avec un site spatial exigent des circonstances particulières. En (27) et (28) par exemple, l'emploi de *dans* est rendu possible par le fait que le site correspond à un domaine de recherche vague ou très étendu :

(27) La terre est dans l'espace.

(28) L'armée de Napoléon est dans les steppes de Russie. (Vandeloise 2001 : 258)

Dans ces exemples, l'étendue des sites, ou l'absence de limites, permettrait à son avis aux sites de contrôler les positions des cibles, dans la mesure où celles-ci ne peuvent alors quitter les sites. Cela signifie pour le moins que la notion de contrôle change de nouveau de contenu, sous l'influence des cadres activés par la cible et le site. Mais on peut également se demander s'il y a encore lieu de parler de contrôle (Berthonneau 1999 : 22). De toute façon, on n'en a pas besoin pour motiver l'emploi de *dans*, s'il suffit d'un seul trait pour le faire, comme le soutient Vandeloise (1999). En effet, l'emploi de *dans* en (27) pourra se justifier par la caractéristique (c), 'C entoure c', et plutôt que de faire appel

à la notion de contrôle, on pourra motiver l'emploi de *dans* par le fait que la cible est de tous les côtés encerclée par le site (Berthonneau 1999 : 23). Quant à (28), l'emploi de *dans* pourra être motivé par le même trait, mais aussi par le trait (b), 's'il y a mouvement, c se déplace vers C'.

Il existe par contre des emplois de *dans* combinant une cible matérielle avec un site spatial pour lesquels la notion de contrôle semble tout à fait pertinente. Ce type d'emplois est illustré par l'exemple sous (29), pour lequel Vandeloise (2001) propose d'introduire une nouvelle règle d'usage :

- (29) L'enfant est dans la forêt / dans le désert / etc.

Si l'on sait (par le contexte) de quelle forêt ou de quel désert il s'agit, ce type d'énoncés permet de localiser la cible. Mais si l'on ne sait pas de quelle forêt ou de quel désert il s'agit, ces énoncés ne localisent pas la cible et ne font que décrire les conséquences de la nature du site (le désert, la forêt, etc.) sur la cible (l'enfant). Dans ce sens, la préposition présente le site comme une « zone d'influence » (Vandeloise 2001 : 260). Vandeloise (1999 : 154, 2001 : 262) avance à ce propos une nouvelle règle d'usage :

- (30) *a est dans une entité spatiale b si a subit les conséquences de la zone d'influence associée à b*

Il soutient en outre l'idée que l'effet d'influence est lié à l'emploi de *dans*, en ayant recours à la différence d'interprétation entre (31) et (32) :

- (31) La voiture est dans le tournant/dans la montée/dans la descente

- (32) La voiture est au tournant

La préposition *à* en (32) a une interprétation purement localisatrice, alors que l'emploi de *dans* en (31) a pour effet que l'énoncé renvoie également aux conséquences de la position de la voiture. Vandeloise (1999 : 154) note enfin que si le site exerce une influence sur la cible, celle-ci dépend en fait du site, et il généralise de ce fait la règle sous (15) :

- (15) Si une des entités mises en relation par *dans* est spatiale, *a est dans b si a dépend de b*.

Berthonneau (1999 : 25) note toutefois que non seulement la nature du site, mais aussi celle de la cible peut être pertinente, comme il ressort de l'exemple suivant :

- (33) Il y a une énorme météorite/du pétrole/des diamants dans le désert.  
(Berthonneau 1999 : 25)

L'effet décrit par la règle (30) disparaît dans cet exemple. Il semble donc également dépendre du contexte et notamment des cadres activés par la cible et le site : en localisant un enfant dans le désert, la combinaison des cadres activés par les deux noms amène l'interlocuteur à ajouter les effets d'interprétation mentionnés par Vandeloise. Si on y emploie *dans*, c'est aussi en vertu des caractéristiques (c) et/ou (b) : le désert enveloppe les contenants et ceux-ci se sont dans la plupart des cas déplacés vers le désert.

Sous ce rapport, il est intéressant que Berthonneau (1999 : 25) note qu'à l'opposé de l'exemple (29), en (34), *sur* est préféré à *dans*, alors qu'au prime abord, les sites semblent comparables :

(34) Le petit est {sur/\*dans} la plage.

Elle signale alors que les noms en position de site ne s'emploient pas toujours dans le même contexte. Ainsi, tout d'abord, on peut *entrer dans le désert*, mais pas *entrer dans la plage*. Cela semble suggérer que le trait (b), 'c se déplace vers C', n'est pas compatible avec *plage*, mais bien avec *désert*. Ensuite, « si quelqu'un est dit *au fin fond du désert*, il est entouré de partout par le désert [...] ; s'il est dit *au fin fond de la plage*, il est seulement éloigné du locuteur dans la direction longitudinale [...] » (Berthonneau 1999 : 26). C'est dire, à notre avis, que *désert*, mais pas *plage*, est compatible avec le trait (c), 'C entoure/inclut c'.

Enfin, d'autres prépositions peuvent également exprimer l'idée selon laquelle le site exerce une influence sur la cible, dans des contextes où *dans* n'est pas acceptable ou semble plutôt exprimer la localisation pure :

(35) Les enfants sont {à/\*dans} la mer. J'espère qu'ils reviennent reposés.  
(Berthonneau 1999 : 25)

Cette préférence semble montrer la pertinence de la concurrence avec d'autres prépositions, l'interprétation de la préposition *à* étant susceptible d'activer des routines reliant les deux termes de la préposition (voir Vandeloise 1987b, 1988 ; Vigier 2024).

### 3.3. Cible spatiale/site spatial

Le nombre d'énoncés dans lesquels la préposition *dans* relie une cible et un site spatiaux est assez limité selon Vandeloise.<sup>43</sup> Il cite néanmoins l'exemple (36) :

(36) La ville de Marseille est dans le Comté de Provence (Vandeloise 2001 : 264)

43. Vandeloise (1999 : 152, 2001) signale qu'on trouve plus souvent *en* et *à* dans ce type d'emplois – et aussi dans l'usage précédent.

À son avis, il n'est plus question de force dans ce type d'emplois. De ce fait « le contrôle dégénère en rapport dimensionnel » (Vandeloise 2001 : 264 ; voir également § 3.1.), ce qui implique que dans ces emplois, seul le trait (c) permet de motiver l'emploi de la préposition *dans*. L'emploi des termes *ville* et *comté*, qui peuvent désigner des entités spatiales, mais aussi des entités matérielles, justifierait alors l'emploi de *dans* si ces noms sont pris dans leur acception matérielle. On trouve toutefois également des emplois de *dans* sans des noms comme *ville*, etc. :

- (37) Maintenant tu marches dans Paris tout seul parmi la foule  
(Apollinaire, *Alcools*, Zone, 1913 : 41, cité par le TLF s.v. dans)
- (38) Je passai les vacances de Pâques dans le Calvados  
(Gide, *Feuillets*, 1949 : 1082, cité par le TLF s.v. dans)
- (39) Sparte est dans le Péloponèse (*sic*) (Vandeloise 2001: 246)

Il ressort des entrées des dictionnaires que dans ce type d'emplois, *dans* est fortement concurrencé par *en* et *à*, au point où il est pour le moins très difficile de motiver l'emploi d'une préposition plutôt qu'une autre. Cette constatation confirme évidemment que le choix d'une préposition est influencé par la concurrence avec d'autres prépositions. Elle suggère en outre que l'emploi purement localisateur de *dans* pourrait être plutôt marginal (c'est-à-dire non prototypique dans les termes de Vandeloise), puisque c'est plutôt dans ces emplois marginaux qu'on tend à trouver la concurrence avec d'autres prépositions. Cela confirme par ailleurs que *dans* est une préposition configurationnelle plutôt que purement localisatrice.

### 3.4. Bilan provisoire

Vandeloise propose une nouvelle règle pour décrire les emplois de *dans* avec une cible matérielle et un site spatial, basée sur la notion de dépendance, mais il n'est pas clair si cette notion s'applique aussi bien aux emplois de *dans* avec des cibles et sites matériels qu'à ceux avec des cibles et sites spatiaux. De plus, on peut aussi expliquer les derniers emplois en ayant recours à la ressemblance de famille C/c et ses traits, sans introduire une nouvelle règle, si l'on accepte que dans ces emplois, les traits de la ressemblance de famille C/c sont réinterprétés en fonction des cadres activés par les termes désignant les cibles et les sites, et en fonction du contexte discursif. Par ailleurs, certains emplois de ce type s'expliquent à partir du trait (c), 'C entoure c', comme des cas de localisation, plutôt qu'à partir du trait (a), 'C contrôle c', adapté au contexte, ou de la notion de dépendance. Cette idée est confirmée par les emplois dans lesquels la préposition se combine avec un site spatial, qui expriment souvent la localisation seule, même si dans certains cas, cette idée se combine avec celle de contrôle. Or même si l'un des traits (a) ou (c) peut motiver seul certains emplois spatiaux, il ne s'ensuit pas nécessairement

que la préposition est polysémique, si les traits fonctionnent en ressemblance de famille. Comme il a déjà été expliqué à la fin de la deuxième section (§2), il faudrait encore montrer que les emplois motivés par l'un des traits (a) ou (c) seul a acquis l'autonomie ou la robustesse nécessaires, par exemple à l'aide d'une expérience psycholinguistique comparable à celle de Sandra et Rice (1995).

#### 4. Les emplois spatiaux dynamiques

Le terme d'*emplois spatiaux dynamiques* désigne des usages comme ceux sous (40) :

- (40) Entrer dans une boutique. Monter dans le train. Prendre des bonbons dans le sac.  
(*Grand Larousse de la langue française*, s.v. *dans*)

Dans tous ces emplois le verbe exprime un mouvement et *dans SN* désigne le lieu qui correspond à la destination de ce mouvement. Vandeloise (2008) parle alors d'emplois « prospectifs ». Il propose de les décrire à l'aide d'un principe d'anticipation général, qui attribue l'expression du mouvement proprement dit au verbe plutôt qu'à la préposition :

Principle of anticipation: The basic spatial prepositions [c'est-à-dire à, sur et dans] describing the actual position of a static target describe similarly the prospective position of a mobile target behind displacement [en fait : déplacement verbes, voir Tutton 2022 : 49] compatible with the prospective localization of the target. If the verbal reference place is prospective, this is true for all the static spatial prepositions. (Vandeloise 2008 : 5)

Vandeloise avance ce principe d'anticipation après avoir montré que les prépositions spatiales ne fonctionnent pas toutes de la même façon lorsqu'elles introduisent un syntagme prépositionnel désignant la destination d'un mouvement exprimé par le verbe. Ainsi un syntagme prépositionnel introduit par *dans* peut désigner la destination du mouvement après *partir*, alors qu'un syntagme introduit par *devant* ne le peut pas :

- (41) L'enfant part dans le bois sauvage  
(42) \*L'enfant part devant le bois sauvage

Le verbe *aller*, par contre, permet d'interpréter aussi bien les syntagmes introduits par *dans* que ceux introduits par *devant* comme renvoyant à la destination du mouvement :

- (43) L'enfant va dans la maison  
(44) L'enfant va devant la maison (Vandeloise 2008 : 3)

La différence d'acceptabilité entre (42) et (44) s'explique par le fait que *aller* est un verbe prospectif par nature, c'est-à-dire un verbe qui impose une interprétation prospective à son complément, alors que *partir* appelle plutôt un complément exprimant la source du mouvement, comme il ressort selon Vandeloise (2008 : 5) de la comparaison entre les trois énoncés suivants :

- (45) L'enfant part
- (46) L'enfant part d'ici
- (47) L'enfant part à l'épicerie

Selon Vandeloise (2008 : 5), *d'ici* en (46) est l'explicitation d'un élément de sens spatial inhérent au sens du verbe *partir*, <sup>44</sup>qui est resté implicite en (45). Cela n'est pas le cas de *à l'épicerie* en (47), qui exprime la destination du mouvement. Or après *partir* seuls des compléments introduits par *à*, *sur* et *dans* peuvent exprimer la destination. Des syntagmes introduits par d'autres prépositions non dynamiques, comme *devant*, n'y arrivent pas.

Si le principe d'anticipation semble permettre d'expliquer l'emploi dynamique de *dans* et de distinguer la préposition, tout comme *à* et *sur*, des autres prépositions localisatrices comme *devant*<sup>45</sup>, Berthonneau (1999 : 34) signale que les sites de ces emplois dynamiques ne doivent pas toujours désigner des contenants tridimensionnels, comme c'était le cas dans les exemples sous (40) :

- (48) Je me suis butée dans la commode/dans le mur
- (49) Les gosses ont envoyé une balle dans la vitre

Elle ajoute toutefois que toutes les entités qui fonctionnent alors comme sites ont un entour clair, ce qui permet de distinguer entre l'intérieur de ces entités et leurs délimitations, conformément au trait (c). Par ailleurs, on peut considérer que dans ces emplois, du fait que le site n'a que deux dimensions et que c'est plutôt le verbe qui exprime la force exercée sur la cible, *dans* exprime de nouveau un simple « rapport dimensionnel » dans lequel « la partie visible du site de la préposition *dans* doit être plus grande que la cible », comme Vandeloise (2001 : 264-265) l'affirme pour des emplois comme celui sous (22). Bref, il s'agirait en fait d'emplois de localisation de *dans*.

---

44. Pour cette raison, Laur (1983) désigne un complément comme *d'ici* après *partir* par le terme de *lieu de référence verbal*.

45. Toutes les questions ne sont pas résolues pour autant : Tutton (2022) montre que la possibilité d'avoir une interprétation prospective ne dépend pas uniquement du sens du verbe, mais aussi de la combinaison du sens du verbe avec celui des différentes prépositions, ainsi que d'autres éléments du contexte.

## 5. Un réseau sémantique polysémique ?

Si la préposition *dans* connaît beaucoup d'emplois spatiaux, il nous semble que jusqu'à maintenant, tous ces emplois peuvent être décrits à partir de la ressemblance de famille C/c, à condition toutefois d'accepter que les traits de cette ressemblance peuvent être réinterprétés conformément aux cadres activés par les cibles et les sites de la préposition et d'autres éléments du contexte (comme les verbes impliquant la présence d'arguments prospectifs, etc.). Si nous avons adopté, à l'instar de Vandeloise, une définition du sens de la préposition en termes de ressemblance de famille, nous avons aussi précisé que cela ne veut pas dire que les locuteurs n'aient pas stocké dans leur représentation de ce sens des emplois particuliers de celle-ci, accompagnés de généralisations à différents degrés d'abstraction : le réseau sémantique est élaboré par des abstractions à partir des occurrences spécifiques, et ce n'est pas parce qu'on élabore un sens schématique que les emplois qui ont permis de l'élaborer, disparaissent de la représentation du sens de la préposition. Pour autant que ces emplois acquièrent alors une autonomie et une robustesse suffisantes, cela justifie l'idée de représenter le sens de la préposition comme un réseau sémantique et d'abandonner l'approche monosémiste. Nous avons en outre rappelé, à l'instar de Langacker et de Vandeloise, que dans leur représentation du sens de la préposition, tous les locuteurs n'atteignent pas nécessairement le même degré d'abstraction, ce qui implique que les réseaux sémantiques de différents locuteurs (et de différents linguistes) peuvent diverger.

Dans ce qui suit, nous étudierons les emplois non spatiaux les plus importants de la préposition *dans* pour voir comment ceux-ci peuvent s'intégrer dans le réseau sémantique qui représente le sens de la préposition tel qu'il a été élaboré dans les parties précédentes et pour vérifier si ces types d'emplois confirment que la préposition est polysémique.<sup>46</sup> Nous commencerons par les emplois temporels. En « quittant l'espace pour le temps », comme le formule Vandeloise (1999), le référent du syntagme prépositionnel change de domaine d'expérience. On peut alors se demander si l'on peut encore expliquer ces emplois par les mêmes mécanismes que ceux que nous avons décrits dans les sections précédentes.

---

46. Faute de place, nous ne nous occuperons pas de l'emploi approximatif, qui est souvent cité dans les dictionnaires en plus des emplois non spatiaux que nous analyserons brièvement dans ce qui suit. Nous nous permettons de renvoyer le lecteur, pour cet emploi, à Vaguer (2003) et (2005a). Selon cette auteure, dans ce type d'emplois, la préposition « donne à interpréter le [syntagme nominal] qui le suit comme un ensemble à l'intérieur duquel doit être prélevée la valeur recherchée » (Vaguer 2003 : 253).

## 6. Les emplois temporels

À l’instar de Vandeloise (1999), nous commençons notre présentation des emplois non spatiaux de *dans* par les usages dits « temporels » dans la mesure où la cible désigne une entité temporelle et où l’on peut parfois y remplacer *dans* par une préposition temporelle comme *pendant*. Vandeloise cite les exemples suivants pour illustrer les deux emplois temporels de *dans* en français contemporain :

(50) Il a plu dans la journée

(51) Il pleuvra dans trois jours

Dans ce type d’usages, le site correspond toujours au SN après la préposition, tandis que la cible correspond à la proposition exprimée par le reste de la phrase (désormais P), et donc en (50) et (51), respectivement, par *il a plu* et *il pleuvra*. Vandeloise soutient qu’en (50), l’événement de pleuvoir prend place dans le cadre de la journée, ce qui veut dire que tous les instants de l’événement désigné par P sont aussi des instants de la journée. Dans ce sens (topologique), on peut dire que la journée inclut l’événement de pleuvoir. En ce qui concerne (51), même si c’est un cas limite, on peut dire que l’événement de pleuvoir est inclus dans la période désignée par *dans trois jours*<sup>47</sup> puisque cet événement coïncide avec le dernier moment de cette période.<sup>48</sup>

Vandeloise (1999 : 155) formule alors les deux règles suivantes pour rendre compte des emplois illustrés par (50) et (51) :

(52) Si *b* est temporel, *P dans le/la b* si *b* inclut *P*

(53) Si *b* est temporel, *P dans b* si la distance entre  $t_0$ <sup>49</sup> et le début de *P* est positive et égal à *b* (où *P* désigne l’intervalle pendant lequel *P* a lieu)

- 
47. On notera toutefois que l’interprétation prospective de *dans* n’est possible que si la préposition est accompagnée d’un temps susceptible d’avoir une valeur future ou prospective (pour une définition plus précise, voir Bres 2021) et qu’elle soit suivie d’un numéral cardinal et d’un nom temporel. Même s’il faut alors donner un sens assez large au terme de *nom temporel* (voir Le Draoulec & Stosic 2022), l’exemple type est constitué par des syntagmes du genre *dans deux jours/semaines/mois* etc., dans lesquels les noms sont des noms d’unités de mesure temporelle. Dans ce cas, probablement sous l’effet du temps futur ou prospectif qui fait avancer le temps, on additionne les unités de mesure pour construire une série dont on sélectionne le dernier moment.
48. Lebas (2002 : 69) soutient que le site renvoie ici à un moment juste après la borne finale, mais cette interprétation n’est pas confirmée par la plupart des dictionnaires et auteurs. On notera d’ailleurs que (51) n’a pas le même sens que *Il viendra après dix minutes*. Voir également à ce propos Ašić (2008 : 294).
49. Le Draoulec & Vuillaume (2021) et Bres (2021) montrent toutefois qu’il peut aussi être question d’un moment d’énonciation déplacé, raison pour laquelle Bres qualifie *dans x temps* de circonstant « énonciatif » plutôt que « déictique ».

Comme il ressort de l'analyse ci-dessus, Vandeloise se sert de la notion d'inclusion et du trait (c) pour motiver les emplois illustrés par (50) et (51). Il emploie donc des notions d'origine spatiale pour analyser les emplois temporels de la préposition. Cette approche a été remise en question par Berthonneau (1998, 1999), qui a fait remarquer que le domaine temporel a une structure propre, différente de celle du domaine spatial. Ainsi, par exemple, le temps est représenté comme unidimensionnel, alors que l'espace est tridimensionnel.<sup>50</sup> A cause de cette différence structurelle, on ne saurait se servir, pour motiver les emplois temporels de la préposition, des traits (a), (b) et (c) tels qu'ils ont été définis pour motiver les emplois spatiaux. Berthonneau (1998 : 336, 1999 : 20) note ainsi que dans le domaine temporel *a dans b* ne saurait exprimer l'inclusion partielle : (50) et (51) ne peuvent exprimer que l'inclusion totale (la pluie ne peut pas déborder de la journée comme les fleurs peuvent éventuellement déborder du vase dans la scène décrite par *Les fleurs sont dans le vase*, voir l'exemple (3)). Le trait (b) ne s'applique pas non plus au domaine temporel : pour autant qu'on puisse considérer *il a plu* comme un contenu, on ne saurait dire que celui-ci se déplace vers le contenant (que serait alors la journée). Enfin, on ne saurait pas dire que la journée « contrôle » la position de la pluie, à l'opposé de ce qui est précisé par le trait (a).

Berthonneau (1998 : 364) remet donc en question l'idée selon laquelle les traits (a), (b) et (c) seraient transférés sans modifications dans le domaine du temps et se demande, à partir de ce genre de considérations, si on ne doit pas conclure que l'espace et le temps sont « deux dimensions fondamentales de notre expérience, organisées différemment, et que nous effectuons dans ces deux domaines des opérations de nature analogue (ce qui ne veut pas dire identique), mais des opérations propres à chacun ».<sup>51</sup>

Vandeloise (1999 : 156) formule deux réponses aux questions de Berthonneau :

- Il rappelle que les notions de 'contenant' et de 'contenu', telles qu'il les emploie, ne sont pas identiques à celles que nous employons couramment et qui sont aussi impliquées, par exemple, par le sens du verbe *contenir*. Dans son approche, ce sont des notions qui sont décrites par les trois traits (a), (b) et (c). Puisque ces traits fonctionnent en ressemblance de famille, il suffit d'un trait pour motiver les usages de la préposition.

50. Pour plus de détails, voir Berthonneau (1998 : 374-375). Pour de plus amples discussions sur notre représentation du temps et pour des références utiles, voir entre autres Radden (2011), Evans (2004, 2013) et Duffy et Feist (2024).

51. Une idée comparable a été avancée par Jackendoff (1983 : 210), texte qui est d'ailleurs mentionné par Berthonneau (1998). Selon Jackendoff, en effet, les concepts spatiaux ne sont pas transférés au domaine temporel, mais les structures spatiale et temporelle sont des instanciations d'une organisation plus abstraite qui peut être appliquée, moyennant les adaptations nécessaires, à chacun des deux domaines.

Il suffit donc de constater, comme dans l'analyse de l'exemple (50), que le trait (c), 'C entoure c', permet de motiver l'emploi de la préposition.

- Il note toutefois également que « les différences entre les structures de l'espace et celles du temps ont un rôle à jouer dans l'usage des mots qui les décrivent » (Vandeloise 1999 : 156). Il confirme ainsi que les traits peuvent changer de contenu en passant du domaine de l'espace à celui du temps. Dans des emplois spatiaux comme (1), l'emploi de *dans* est motivé parce que le contenu détermine la place du contenant et que le contenu se déplace avec le contenant ; or cette « dépendance cinématique des objets » (Vandeloise 1999 : 156) ne se retrouve pas entre des périodes (temporelles) ; seule l'inclusion prototypique, c'est-à-dire totale, se retrouve dans le domaine temporel.

Si Vandeloise maintient donc qu'il est possible d'expliquer les emplois temporels de *dans* en ayant recours aux deux règles formulées sous (52) et (53), il soutient également que ces emplois peuvent être motivés par la notion de dépendance. Il développe cette idée à partir de l'observation selon laquelle il existe un parallèle entre les emplois temporels de *dans* illustrés par (54) et ceux dans lesquels la préposition exprime une distance spatiale, comme en (55) (Vandeloise 1999 : 157) :

(54) Jean verra la maison dans trois minutes.

(55) Jean verra la maison dans trois cents mètres.

Il constate qu'en (55) l'énoncé ne fournit pas directement l'information spatiale, mais implique « une action à effectuer sans laquelle la maison ne pourrait pas être vue » (Vandeloise 1999 : 157). De ce point de vue, (55) s'oppose à (56), avec la préposition *à*, qui est en français contemporain la préposition dont on se sert par défaut pour exprimer la localisation :

(56) Jean verra la maison à trois cents mètres.

En (56), l'idée qu'il faut effectuer une action pour voir la maison a disparu : « la maison peut apparaître grâce au lever du soleil » (Vandeloise 1999 : 157). L'emploi de la préposition *dans* en (55) a donc pour effet d'introduire la notion de dépendance, sous la forme d'un rapport de cause-conséquence : l'apparition de la maison est une conséquence du mouvement de Jean.<sup>52</sup> Le Draoulec & Stosic (2022) ont fourni d'autres exemples, avec une interprétation temporelle, même si c'est de façon indirecte, où *dans* s'interprète également par un recours à une action implicite :

---

52. C'est donc la notion fonctionnelle de contrôle (ou la notion élargie de dépendance) qui permet de motiver les emplois non spatiaux. On trouvera une idée pas tout à fait identique, mais quand même assez comparable, selon laquelle les emplois non spatiaux s'expliquent à partir des éléments fonctionnels associés à la préposition, dans Jamrozik & Gentner (2015), sur les

(57) Daniel ne répond pas. Il semble complètement hypnotisé par le ballet des barrières qui se lèvent et descendent au poste de péage. Il est vrai que c'est une scène insoutenable, un suspense sans nom : Vont-elles se relever ? La voiture blanche vient de passer. Allez, c'est à la gris métallisé maintenant. *Dans trois voitures* ça sera à nous. On va passer, il le faut ! (<http://welovewords.com>, cité par Le Draoulec & Stosic 2022 : 16)

(58) *Dans deux machines*, on aura lavé tout le linge. (Le Draoulec & Stosic 2022 : 17)

Pour étayer davantage l'idée selon laquelle les emplois temporels de *dans* sont motivés par la notion de dépendance, Vandeloise (1999) fait également appel aux exemples suivants avancés par Leeman (1997 : 106-107) :

(59) Pendant la mêlée, Paul eut l'oreille arrachée

(60) Dans la mêlée, Paul eut l'oreille arrachée.

L'énoncé sous (60) établit un lien causal entre les deux événements (la mêlée et l'oreille arrachée), lien qui est absent de celui sous (59). Vandeloise (1999 : 159) en conclut qu'il faut faire appel à une définition des usages temporels de *dans* selon laquelle « [*Dans b, P*], P dépend de b » (Vandeloise 1999 : 159).<sup>53</sup>

L'analyse de Vandeloise (1999) nous semble toutefois poser au moins deux problèmes. Le premier concerne la notion de dépendance, qui couvre en fin de compte beaucoup de contenus assez différents, de la dépendance existentielle en (13) et (14), à la zone d'influence en (29) et le rapport de cause à conséquence en (60). La tentative de regrouper tous ces rapports sous une même notion comme la dépendance peut être expliquée par le fait que Vandeloise cherche un concept schématique pour tous les emplois de la préposition, idée qui lui a été inspirée par la notion de sens schématique de Langacker (1987) (voir ci-dessus §2 et Vandeloise 1994). On peut néanmoins se demander s'il ne faut pas préciser davantage quels sont les concepts plus spécifiques qui sont réunis sous cette notion schématique de dépendance pour que celle-ci ne devienne pas trop forte. Cela pourrait même être souhaitable s'il est vrai que le réseau sémantique représentant le sens de *dans* contient également des emplois plus spécifiques de cette préposition, à plusieurs niveaux d'abstraction (voir également §2). Le second problème posé par la notion de dépendance concerne des énoncés

---

prépositions anglaises *on* et *in*, dans Timmermann (2012), sur les prépositions *sur* et *sous*, et dans Evans (2010b).

53. À la fin de son article, il précise encore que « les usages temporels de la préposition *dans* ne sont pas seulement justifiés par le trait (c) de la ressemblance de famille C/c, spécifiant l'enveloppement ou l'inclusion de la cible par le site temporel. Le trait (a) qui spécifie le contrôle de la cible sur le site, et plus abstraitement la dépendance, joue également un rôle subtil mais essentiel dans les effets de sens liés aux usages temporels de la préposition *dans* » (Vandeloise 1999 : 159-160).

comme le suivant, dans lequel il n'est à notre avis pas évident de retrouver encore une dépendance ou un rapport de cause à conséquence :<sup>54</sup>

- (61) Maria : « Le début de ton rêve signifie que *dans trois étés*, la récolte sera exceptionnellement bonne ». (www.microids.com, cité par Le Draoulec et Stosic 2022)

Dans cet exemple, *dans* est suivi d'un nom temporel. Partant, le syntagme prépositionnel nous semble seulement servir à exprimer une localisation dans le temps, comme cela paraît d'ailleurs aussi être le cas dans les exemples (50) et (51)<sup>55</sup>. Nous proposerons donc que ces exemples temporels doivent s'expliquer uniquement à partir du trait (c), 'C inclut c'. Il y aurait ainsi, en définitive, des emplois motivés par le trait (c), des emplois motivés par (a), 'C contrôle c' – ou du moins par les versions de ces traits adaptées au domaine temporel – et des emplois motivés par une combinaison des deux traits,<sup>56</sup> comme nous l'avons déjà soutenu pour les emplois spatiaux de *dans* dans la section §3.

Les emplois temporels résulteraient ainsi d'une application, avec les modifications nécessaires, des traits de la ressemblance de famille C/c, au domaine temporel. Même si, à notre connaissance, Vandeloise ne parle pas explicitement de métaphore dans son analyse (du moins pas dans Vandeloise 1999),<sup>57</sup> cela revient à dire que des traits spatiaux sont appliqués au domaine temporel par des transferts métaphoriques. Il nous semble donc que, plutôt que d'employer la notion de 'dépendance' pour expliquer l'extension de *dans* aux emplois temporels, il vaut mieux expliquer cette extension par un transfert métaphorique.<sup>58</sup>

L'idée selon laquelle l'emploi temporel de certaines prépositions s'inscrit dans un système plus large de transferts métaphoriques de notions de l'espace au temps n'est évidemment pas nouvelle. Ces transferts peuvent être illustrés par

- 
54. Borillo (2010) cite d'autres exemples dans lesquels *dans* non spatial n'exprime à son avis pas des rapports de cause à conséquence ; voir §7.
55. Il est possible que l'emploi purement temporel de *dans* soit « marginal », au sens défini par Vandeloise, à savoir qu'il n'est motivé que par un seul trait. Cela permettrait de comprendre que *dans* soit dans ce contexte concurrencé par *pendant* (tout comme il est concurrencé par *à/en* dans son emploi spatial purement locatif).
56. À notre avis, on peut en effet arguer que lorsque *dans* est suivi de noms comme *journee* et *nuît*, comme dans *Il viendra dans la nuit / la journée*, le syntagme prépositionnel peut signaler que le site exerce une influence sur la cible (comme dans *Il viendra dans la gloire*). Voir Le Draoulec & Vigier (2009) et Le Draoulec (2012) pour l'interprétation de ce type de syntagmes.
57. Vandeloise (1999 : 155) note toutefois que le terme *intervalle*, qu'il emploie dans sa clarification auprès des règles sous (52) et (53), est bien un terme qui reçoit normalement une interprétation spatiale s'il n'est pas accompagné, comme dans cette clarification, par le terme *temporel*, et que cette constatation est encourageante pour l'hypothèse localiste.
58. Pour Vandeloise, la notion abstraite de dépendance n'est pas incompatible avec une analyse en termes de métaphore : « [...] an extension of the preposition *dans* from the expression of containment to the dependence between the target and the landmark [...] might be instrumental in the interpretation of many metaphorical uses of *dans* » (Vandeloise 2008 : 16).

des exemples comme *nous allons tout doucement vers l'hiver, nous approchons à grands pas des vacances, nous arrivons à la date limite, l'automne arrive, à l'arrivée du printemps, le cours des saisons, etc.*<sup>59</sup> Ce type de métaphores a entre autres été décrit par Lakoff & Johnson (1980, 1999), qui les désignent par la formule *LE TEMPS EST MOUVEMENT* (*TIME IS MOTION*).<sup>60</sup> Selon ces auteurs, cette métaphore consisterait à ce qu'on se serve de notre conceptualisation de l'espace pour représenter le temps, les termes linguistiques étant l'expression de ce transfert métaphorique qui a fondamentalement lieu au niveau conceptuel. Il ne faut toutefois pas en conclure que le domaine du temps n'aurait pas de structure propre et que nous n'aurions pas d'expérience directe du temps : Berthonneau (1998 : 368-369) s'oppose à cette idée et au moins depuis Lakoff & Johnson (1999 : 139),<sup>61</sup> plusieurs chercheurs en linguistique cognitive (voir entre autres Evans 2004, 2013 : 53-70, 152-153, Grady 1997, Moore 2006, Galton 2011, Morras Cortés & Wen 2021 et les références citées par ces auteurs) ont soutenu que nous avons bien une expérience directe du temps. Il s'ensuit que la structure du domaine source de l'espace ne peut pas être transférée telle quelle au domaine cible du temps, mais qu'elle doit être adaptée à la structure de ce domaine cible.<sup>62</sup> En d'autres termes, dans la théorie de la métaphore conceptuelle, lors du transfert, les propriétés qui sont projetées du domaine spatial au domaine temporel sont également réinterprétées en fonction des caractéristiques propres du domaine temporel. Ainsi, en ce qui concerne la préposition *dans*, la notion d'inclusion devra être réinterprétée du fait qu'à l'opposé du domaine spatial, le domaine temporel n'est pas tridimensionnel. L'inclusion pourra donc être définie, à l'instar de Vandeloise, par le fait que sur l'axe du temps tous les points qui situent le procès désigné par P (la proposition exprimée par l'énoncé) sur cet axe, sont également des points situant sur le même axe l'entité temporelle désignée par

- 
59. Ces exemples ont été empruntés à Borillo (1996 : 10-11) ; nous renvoyons à cet article pour une présentation du contexte plus général dans lequel ils s'inscrivent.
60. Il ressort de la lecture de Lakoff & Johnson (1980, 1999) et Moore (2006) que cette formule correspond en fait à plusieurs métaphores. De plus, puisque dans notre expérience du mouvement, la distance parcourue et la durée nécessaire pour parcourir cette distance sont associées l'une à l'autre (voir entre autres Grady 1997), et qu'on passe ainsi en fait d'un élément à l'autre au sein d'un seul domaine d'expérience, plusieurs auteurs ont soutenu que la métaphore *LE TEMPS EST MOUVEMENT* (*TIME IS MOTION*) serait en fait basée sur un « glissement » métonymique.
61. Voici ce qu'écrivent Lakoff & Johnson (1999 : 139) : « Time is as basic a concept as we have. Yet time, in English and in other languages is, for the most part, not conceptualized and talked about in its own terms. Very little of our understanding of time is purely temporal. Most of our understanding of time is a metaphorical version of our understanding of motion in space ». Pour une évaluation de la dernière partie de cette affirmation et pour plus de détails sur la métaphore *TIME IS MOTION*, voir, entre autres, Evans (2004, 2013), Radden (2011) et Duffy & Feist (2024).
62. Cette idée est d'ailleurs conforme au principe général de l'invariance : « In metaphoric mapping, for those components of the source and target domains determined to be involved in the mapping, preserve the image-schematic structure of the target, and import as much image-schematic structure from the source as is consistent with that preservation ». (Turner 1993 : 302)

le SN complément de la préposition *dans*. Bref, la notion d'inclusion est bien transférée du domaine de l'espace à celui du temps, mais elle est réinterprétée en fonction de la structure propre du domaine temporel.<sup>63</sup>

Tous les problèmes ne sont pas résolus pour autant : même si l'emploi temporel peut s'expliquer par l'existence de la métaphore conceptuelle LE TEMPS EST MOUVEMENT, ou par celle, plus spécifique, de LE TEMPS (BORNÉ) EST UN CONTENEUR,<sup>64</sup> cela implique que l'existence d'emplois temporels de *dans* se justifie par l'existence de rapports conceptuels entre le domaine de l'espace et celui du temps. Or même si l'existence de ce genre de rapports conceptuels peut être étayée par des listes d'expressions spatiales qui s'emploient pour parler du temps, comme celles citées ci-dessus, rien ne garantit que des locuteurs établissent également ces rapports dans leur représentation du sens de la préposition. Telle a été l'une des conclusions des expériences psycholinguistiques décrites dans les articles de Sandra & Rice (1995) (voir aussi la fin du §2), Cuyckens, Sandra & Rice (1997) et Rice, Sandra & Vanrespaille (1999). Ces auteurs ont vérifié, pour des prépositions anglaises comme *at*, *on* et *in*, non seulement si les locuteurs peuvent établir des distinctions très fines/subtiles entre leurs différents emplois (voir la fin de la section §2), mais aussi s'ils perçoivent les relations entre des domaines différents, comme entre les domaines spatial et temporel. L'un des résultats de leurs expériences a remis en question cette idée : les participants distinguaient bien à un niveau assez précis différents types d'usage spatiaux et différents types d'usages temporels, mais ils ne percevaient pas toujours les rapports entre les emplois appartenant d'un côté au domaine spatial et de l'autre au domaine temporel. Les résultats de Sandra et Rice et leurs collègues suggèrent donc (i) que l'existence d'un rapport conceptuel comme celui entre l'espace et le temps n'implique pas nécessairement que tous les locuteurs établissent également ce type de rapports entre deux emplois correspondants de la préposition (anglaise), et (ii) que, si les locuteurs n'établissent pas de rapport entre les emplois spatiaux et temporels de ces prépositions, il est possible que pour ces locuteurs, la préposition ne soit pas polysémique et que les différentes interprétations soient considérées comme les sens de formes homonymiques<sup>65</sup>. Cette tendance est encore renforcée par le fait que les interprétations temporelles sont

63. Il reste à décrire de façon plus détaillée le fonctionnement de cette métaphore lors de l'interprétation des expressions linguistiques. Pour cela, il faudra probablement combiner la théorie conceptuelle des métaphores avec des mécanismes pragmatiques concernant l'interprétation des énoncés en contexte (voir entre autres Tendahl 2009 : 138-191). L'espace nous manque ici pour entrer dans le détail de cette discussion.

64. Voir la *Master metaphor list (second draft copy, 1991)*, sous: <http://araw.mede.uic.edu/~alansz/metaphor/METAPHORLIST.pdf>, et plus particulièrement la métaphore (BOUNDED) TIME IS A CONTAINER, illustrée entre autres par l'énoncé *He did it in three minutes* et par *In 1968, ...*

65. Ils renvoient pour cette idée à Rauh (1991). Pour un argument neurolinguistique suggérant la même conclusion, on cite régulièrement l'article de Kemmerer (2005).

entre-temps conventionnelles (Sandra & Rice 1995, Rice, Sandra & Vanrespaille 1999 : 108-109)<sup>66</sup>, de sorte que les locuteurs n'ont probablement plus besoin d'activer le sens spatial pour interpréter ces emplois.

Bien entendu, comme Sandra & Rice (1995 : 101, 113-114) le reconnaissent aussi, la structure relationnelle entre les différents emplois de la préposition, comme entre les emplois spatiaux et temporels, est le résultat de l'évolution diachronique.<sup>67</sup> Ils notent toutefois, à juste titre, que cela n'implique pas qu'au niveau synchronique, ces relations soient encore présentes dans la représentation mentale de la catégorie lexicale des locuteurs. À ce niveau, les locuteurs établissent ces relations, pour ainsi dire, « après coup » : ils constatent d'abord que les prépositions ont des sens différents et essaient de relier ces sens entre eux. La conséquence est bien formulée par Enfield (2015 : 42) : « The conceptual schema does not generate the linguistic system, it rationalizes it ».

Ces observations n'impliquent toutefois pas nécessairement que le rapport espace-temps ne fasse pas partie de la connaissance de la langue des locuteurs. En effet, même si des locuteurs actuels n'établissent pas ce rapport pour les emplois existants, comme dans les expériences psycholinguistiques de Sandra et Rice et leurs collègues, ils pourront toujours faire appel à des mécanismes comme la métaphore espace-temps, lorsqu'il s'agit de créer ou de comprendre de nouveaux emplois.<sup>68</sup> Par ailleurs, une recherche typologique comme celle de Haspelmath (1997) montre que les deux usages temporels de *dans* distingués par Vandeloise se retrouvent pour les équivalents de cette préposition dans la très grande majorité des langues qu'il a étudiées. Puisque le même auteur a constaté par ailleurs que la très grande majorité des langues qu'il a étudiées se servent d'adpositions originellement spatiales pour exprimer des relations temporelles (Haspelmath 1997 : 140), il est pour le moins très probable que le rapport métaphorique fait bien partie de la connaissance des langues des locuteurs. Enfin, si tous les participants aux expériences psycholinguistiques de Sandra et Rice n'établissent pas ces rapports au même degré, certains le font quand même, comme le signalent d'ailleurs Sandra & Rice (1995 : 116). Ces remarques<sup>69</sup> ne signifient pas que pour certains locuteurs, certains emplois spatiaux et temporels d'une

66. Voir également, entre autres, Tyler & Evans (2003 : 59-60) et Evans & Tyler (2004 : 9, note 9).

67. Pour le développement historique des différents emplois/sens de *dans*, voir, entre autres, Fagard & Sarda (2007), De Mulder (2008b), Fagard & Combettes (2013), Vigier (2017a/b) et Fournier & Vigier (2018). Fournier & Vigier (2018) distinguent pour *dans* au 16<sup>e</sup> siècle quatre sens temporels, dont les deux sens signalés par Vandeloise ; De Mulder (2008b) cite un exemple pour chacun des deux sens distingués par Vandeloise en ancien français.

68. Comme le disent Tyler & Evans (2004 : 6), on ne saurait se contenter d'une approche homonymique : « The homonymy approach begs the question of why it is that a speaker would choose to use a particular established form in a novel way, rather than coining a new phonological string altogether ».

69. Voir Tuggy (1999) pour d'autres remarques sur l'article de Sandra & Rice (1995).

préposition comme *in* (ou *dans*) ne puissent pas fonctionner comme s'il s'agissait de sens autonomes de deux prépositions homonymiques, comme le soutiennent Sandra & Rice (1995 : 124) et Sandra, Rice & Vanrespaille (1999 : 114). Mais elles signifient aussi, à notre avis, que la métaphore LE TEMPS EST MOUVEMENT peut faire partie de la connaissance linguistique des locuteurs. Et comme le soutient entre autres Langacker (1987, 2006 : 143), les locuteurs n'établissent pas tous les mêmes rapports entre les différents emplois d'une expression linguistique.

La conclusion de cette section est de toute façon que, malgré les questions qu'on peut soulever à l'égard de la théorie des métaphores conceptuelles, les emplois temporels de la préposition *dans* résultent bien de transferts métaphoriques impliquant un changement de domaine d'expérience et constituent pour cette raison un sens autonome.<sup>70</sup> Si cela peut justifier la thèse polysémique, il faut quand même tenir compte du fait que pour certains locuteurs, la relation entre le domaine spatial et le domaine temporel n'est plus transparente, et que pour eux, il s'agit de deux sens différents de termes homonymiques. On ne saurait toutefois en conclure que ces transferts métaphoriques ne font pas partie de la connaissance de la langue, puisque les locuteurs peuvent y faire appel pour interpréter ou produire de nouveaux emplois.

Nous avons aussi essayé de montrer que pour expliquer les emplois temporels de *dans*, il faut partir de l'idée que certains emplois sont motivés par un transfert métaphorique du trait (a), d'autres par un transfert métaphorique du trait (c) et encore d'autres par un transfert métaphorique des deux traits combinés. Or pour autant que certains emplois se justifient par l'un des deux traits séparément, ce qui semble bien être le cas, cela pourrait constituer un argument pour soutenir que les emplois spatiaux à l'origine des transferts correspondants ont déjà une certaine autonomie, comme nous l'avons suggéré à la fin de la section 2 (voir également, pour ce type d'argument, Taylor 2003 : 163, 2012b).

## 7. *Dans* suivi de noms d'états, actions et événements

La discussion des exemples (59) et (60) a montré que dans certains usages non spatiaux de la préposition, son emploi peut être motivé à partir des traits (a) et (c) de la ressemblance de famille C/c. En ce qui concerne le trait (a), l'idée de base est alors la suivante : dans les emplois spatiaux, *dans* signale que le site contrôle, ou contraint, les mouvements de la cible dans plusieurs directions ; dans ses emplois non spatiaux, parallèlement, *dans* exprime une contrainte sur le procès exprimé par le reste de la phrase.<sup>71</sup> Ainsi, en (60), *Dans la mêlée, Paul eut l'oreille arrachée*,

70. Ils ne peuvent plus être réunis dans une seule catégorie « subsumatrice » avec les emplois spatiaux analysés précédemment, pour reprendre les termes de Kleiber (2008).

71. Leeman (2013 : 88) avance pour la préposition *dans* la définition suivante : « *dans* institue les limites adoptées par celui qui parle pour établir l'exactitude de ce qu'il dit: Y est le critère, extérieur

l'emploi de *dans* suggère, à l'opposé de *pendant*, que le site de la préposition exerce une « contrainte » sur le procès exprimée par le reste de l'énoncé. Dans l'interprétation de cet énoncé, cette idée de contrôle prend alors la forme d'un rapport de cause à effet.

Cette interprétation causale se retrouve lorsque *dans* est suivi de noms d'états, actions ou événements, mais n'est en fait qu'un effet contextuel. Cette idée est confirmée par au moins deux types d'arguments développés par Borillo (2010) : premièrement, *dans* n'exprime pas toujours un rapport de cause à conséquence, et deuxièmement, pour que *dans* puisse exprimer ce rapport, il faut des éléments particuliers dans le contexte d'emploi de la préposition. Commençons par le premier argument : on ne trouve pas partout une relation de cause à conséquence comme celle en (60) entre le procès exprimé par P et le référent désigné par le syntagme nominal après *dans*. Considérons ainsi (62) :

(62) Les chars arrivent {dans/pendant} un grand fracas de ferrailles.

Comme le note Leeman (1999 : 77), par l'emploi de *dans* il est suggéré non seulement que les deux procès se recouvrent, mais également que le fracas de ferrailles est celui que produisent les chars en avançant ; avec *pendant*, par contre, il n'est pas exclu que le fracas de ferrailles ait été causé par autre chose, par exemple par l'écroulement d'une usine qui se produit au moment même où les chars avancent. La préposition *dans* présente ainsi selon Leeman (1999 : 77) le fracas de ferrailles comme un « ingrédient intrinsèque » de l'avancée des chars. Si on ne peut pas dire que le fracas « contrôle » – littéralement – l'avancée des chars (Leeman 1999 : 84), on présente quand même l'événement d'un certain point de vue,<sup>72</sup> en exprimant le cadre dans lequel il se produit. On pourrait aussi dire que le syntagme prépositionnel introduit par *dans* décrit la manière dont se déroule l'événement, attirant ainsi l'attention sur l'une des composantes associées à celui-ci. Le syntagme prépositionnel contraint ainsi la façon dont l'événement est représenté, ce qui veut dire que le trait (a) contribue à motiver l'emploi de *dans*.<sup>73</sup> Borillo (2010)<sup>74</sup> note bien que des constructions du type *dans*

---

à X (puisque choisi par le locuteur), à l'aune duquel X peut valablement être énoncé ». L'idée que Y fournit un critère ou cadre qui fixe la validation de X nous semble correspondre à l'idée de contrôle. Elle est également avancée pour l'interprétation métaphorique de la préposition anglaise *in* dans Radden (1981 : 148).

72. Franckel & Paillard (2007 : 157) parlent d'un « mode de perception ».
73. Présenter le fracas comme un ingrédient de l'arrivée des chars ne permettrait pas de considérer que le trait (c) explique cet emploi, comme le note Leeman (1999 : 84). Mais puisque *dans* impose une interprétation du site comme un contenant, l'interprétation selon laquelle le site de *dans* fournit le cadre dans lequel a lieu la situation désignée par le reste de l'énoncé pourrait être justifiée.
74. Voir également Franckel & Paillard (2007 : 161) pour l'idée que l'interprétation cause-conséquence est indépendante de *dans* et pour une présentation de quelques éléments qui pourraient la favoriser.

*SN, P* expriment fréquemment des relations de cause à conséquence, ce qui est notamment le cas dans les exemples suivants :

(63) Dans sa hâte, il ouvrit impétueusement la porte sans frapper.

(64) Dans son désir de plaire à B., il poussa la complaisance jusqu'à la complicité.

Elle note toutefois aussi que *dans* peut exprimer d'autres rapports de cohérence.<sup>75</sup> La préposition peut par exemple également servir à signaler un rapport de concession. Ainsi, en (65), on pourrait ajouter *cependant* :

(65) Dans sa frayeur, elle avait eu [cependant] la présence d'esprit d'arracher les rideaux en flammes (Borillo 2010 : 3)

Des énoncés avec *dans* peuvent par ailleurs exprimer un critère que retient le locuteur pour délimiter la validité d'un jugement (en l'occurrence qu'Ida est modeste) :

(66) Ida est modeste dans sa mise.

En (67), le syntagme prépositionnel exprime un point de vue sur la question formulée dans la première phrase :

(67) Le passage par le carcéral serait-il en passe de devenir un rite d'initiation alternatif ? La question vient de se poser dans sa redoutable complexité quand le rapport entre délits et prison s'inverse (on ne va plus en prison parce qu'on a commis un délit, mais on commet un délit pour pouvoir aller en prison), on conviendra que l'imagination doit prendre le pouvoir. (*Libération*, 11 mars 1998, cité par Leeman 1999 : 81)

Et n'oublions pas qu'en (62), le syntagme prépositionnel exprime la manière. Enfin, Borillo (2010 : 3) soutient que dans certains contextes, il semble impossible d'établir une relation de cohérence entre le syntagme prépositionnel et le reste de l'énoncé :

(68) Dans la tranquillité de ce jardin, dans le silence tiède de ces montagnes, un grand bruit venu d'en bas nous fait tressaillir. (Borillo 2010 : 3)

À notre avis, toutefois, le syntagme prépositionnel introduit par *dans* sert ici à esquisser le cadre ou l'arrière-plan qui implique un contraste avec le grand bruit mentionné par la suite et qui contribue ainsi à expliquer le tressaillement.

---

75. Borillo renvoie pour une définition du type de rapports exprimés dans les énoncés qu'elle étudie à Hybertie (1996 : 25) : « une relation logique de consécution factuelle qui s'établit entre deux événements ou un état et un événement, l'occurrence de l'un étant motivée par la manifestation ou par l'occurrence de l'autre ».

Il ressort de toute façon de ce qui précède que *dans* peut exprimer différents types de relation de cohérence. Son interprétation dépend alors des cadres activés par les cibles et les sites comme du contexte discursif, mais Borillo (2010) note qu'elle dépend également de la construction de l'énoncé avec *dans*, ce qui constitue un deuxième argument pour soutenir la thèse que *dans* n'exprime pas tout seul le rapport entre les deux énoncés. Borillo (2010) montre ainsi que l'interprétation dépend du type de noms qu'on trouve après *dans*, mais qu'il faut en outre tenir compte de l'aspect lié au nom et du fait que celui-ci doit exprimer l'intensité : le SN complément de la préposition doit suggérer pour l'expérienteur « la manifestation d'un état atteignant ou sur le point d'atteindre une forte intensité sous l'effet d'une certaine dynamique » (Borillo 2010 : 14). Le facteur 'intensité' explique ainsi que (69) suggère beaucoup plus une interprétation cause-conséquence que (70) :

(69) Dans sa (vive) impatience, il précipita la conclusion de ses affaires.

(70) Dans sa mélancolie, M. ne prêta pas attention à ce qui lui aurait paru le roulement d'un tonnerre lointain. (exemples empruntés à Borillo 2010 : 13-14)

Quant à la pertinence de l'aspect, le nom doit exprimer une certaine « dynamique » (ou « inchoativité »). On peut en effet, dans un énoncé avec une interprétation cause-conséquence, plus facilement paraphraser le syntagme prépositionnel par un verbe exprimant une certaine dynamique plutôt que par un verbe dénotant un état dans lequel on est installé :

(71) Elle reconnut la voix de Pierre. Dans sa joie [i.e. transportée de joie], elle n'ouvrit pas le portail, mais rentra en courant pour annoncer que Pierre était là. (Borillo 2010 : 15)

On notera de nouveau que les rapports de cohérence qu'exprime *dans* explicitent tous des éléments ou aspects contraignant le procès exprimé par le reste de la phrase : il s'agit d'exprimer la manière du procès, un point de vue sur le procès, un rapport de cause-conséquence, etc. Ces rapports sont établis en fonction des éléments énumérés par Borillo et des cadres activés par le site et la cible ou pour le moins compatibles avec eux. Nous ne pouvons toutefois parcourir toutes ces interprétations plus précises dans l'espace qui nous est alloti ici<sup>76</sup>.

Nous concluons cette section en notant que de nouveau, les emplois étudiés peuvent être intégrés au réseau sémantique, et que l'extension peut s'expliquer à partir de transferts métaphoriques des traits de la ressemblance de famille C/c, et notamment des traits (a) et (c). Par le transfert de ces deux traits combinés, l'emploi de *dans* signale que le syntagme prépositionnel fournit un cadre qui contraint l'interprétation du reste de l'énoncé, contrainte qui peut prendre une forme plus spécifique

76. Pour une liste plus élaborée des différentes relations de cohérence exprimées dans la structure [*dans* SN, P], voir également Sarda (2010). Cette auteure avance par ailleurs qu'il existe un continuum allant d'emplois « localisants » à des emplois « qualitatifs » et illustre cette idée par

selon le contexte et s'identifier à une relation de cohérence entre le référent du complément de la préposition et le procès exprimé par le reste de l'énoncé, la nature exacte de cette relation dépendant du contexte comme cela a été décrit ci-dessus.

## 8. Dans et l'expression d'états psychologiques

La préposition *dans* s'emploie dans des énoncés où l'on attribue à un sujet des qualités ou des états psychologiques, comme le rappelle Van de Velde (1998) à l'aide des exemples suivants :

- (72) Je suis dans le brouillard
- (73) Je suis plongé dans le désespoir
- (74) Il a de l'amertume dans le cœur
- (75) Une douce tristesse s'insinua dans son cœur

Van de Velde (1998 : 397) explique ces emplois comme résultant d'un transfert métaphorique. Ainsi l'exemple (72) peut recevoir deux interprétations, selon ce que *je* renvoie à la personne physique ou à un être non physique (la personne en tant qu'esprit, par exemple). Dans la première interprétation, l'être physique est également physiquement enveloppé par le brouillard, dans la seconde, la conception non physique du sujet incite à établir une interprétation également non physique du nom *brouillard*, par un transfert métaphorique que Van de Velde (1998 : 397) représente comme suit (« -phys » signifie évidemment « non-physique ») :

- |      |                      |         |           |               |
|------|----------------------|---------|-----------|---------------|
| (76) | (situation visée)    | Je-phys | Rel       | X-phys        |
|      | (situation physique) | Je+phys | être-dans | le brouillard |

L'énoncé métaphorique (désignant la situation visée) exprime donc une localisation du sujet dans un état non physique à propos duquel l'énoncé métaphorique ne fournit aucune information, sauf qu'il doit s'agir d'une entité « qui a les caractéristiques de la matière (homogénéité, continuité) » (Van de Velde 1998 : 398). Dans l'énoncé (73), le mécanisme sous-jacent à la métaphore est légèrement différent. Van de Velde le représente par le schéma suivant :

- |      |                      |         |            |                   |
|------|----------------------|---------|------------|-------------------|
| (77) | (situation visée)    | Je-phys | Rel        | le désespoir-phys |
|      | (situation physique) | Je+phys | être -dans | X+phys            |

---

une analyse détaillée des structures avec antéposition de *dans* SN (donc du type [*dans* SN,P]). Elle emploie toutefois le terme « localisant » dans un sens différent du nôtre.

L'énoncé métaphorique (désignant la situation visée) exprime l'idée selon laquelle le sujet, comme individu non physique (puisque'il est dans le désespoir), entretient avec le désespoir une relation qui est comparable à celle que le sujet comme personne physique aurait entretenu avec une entité qui présente les mêmes caractéristiques que le désespoir (homogénéité et continuité), c'est-à-dire celles d'un nom de matière. Comme le signalent les formulations de Van de Velde et les deux interprétations possibles du premier exemple (72), dans ce type d'emplois, l'interprétation de la préposition *dans* peut être reliée à l'idée de localisation exprimée par le trait (c), 'C inclut/entoure c', mais on peut y ajouter à notre avis un rapport avec le trait (a), puisque ces états affectifs exercent aussi une influence sur le sujet (comme le désert exerce une influence sur l'enfant en (29)). Il n'est donc pas surprenant que dans la théorie de la métaphore conceptuelle, on relie ces métaphores à des métaphores conceptuelles comme LES ÉMOTIONS SONT DES ESPACES BORNÉS (Kövecses 1990 : 66) ou LES ÉMOTIONS SONT DES CONTENEURS POUR LES ÊTRES HUMAINS (Weber 1995 : 63) et qu'on présente les métaphores comme des forces.

La possibilité d'une double interprétation de l'exemple (72), *Je suis dans le brouillard*, physique et non physique, permet de proposer une autre explication pour ce genre d'emploi de *dans* que le transfert métaphorique, explication qui a été formulée par Evans & Taylor (2004 : 19-20) ainsi qu'Evans (2010b ; 2012 : 238). Considérons à ce propos de nouveau l'exemple (72), *Je suis dans le brouillard*. On aura déjà remarqué qu'il existe un rapport évident entre la localisation du sujet dans le brouillard et les sentiments que cette localisation peut susciter, à savoir qu'on se sent perdu, etc. Ce genre d'exemples pourrait alors fonctionner comme un contexte de pontage (au sens de Heine 2002) : deux interprétations sont disponibles, mais le contexte discursif suggère l'une des deux interprétations plus fortement que l'autre. Si l'on emploie fréquemment (72) pour exprimer le sentiment en question, l'expression se figera dans l'esprit des locuteurs, avec le sens décrit ci-dessus, et les interlocuteurs n'auront plus à passer par le sens « littéral » pour trouver l'interprétation finale.

L'avantage de ce type d'approche est, entre autres, d'expliquer pourquoi l'on se sert de la préposition *dans* pour exprimer des sentiments : l'emploi de la préposition pour introduire l'état affectif est motivé par une association existant entre les localisations et les sentiments qu'on y éprouve. Puisqu'on passe ainsi d'un élément à un autre au sein d'une même expérience, ce rapport peut être considéré comme métonymique. On reconnaît aussi l'idée de la conventionalisation des inférences (que des auteurs comme Traugott et Dasher 2002 ont développé dans le cadre des théories sur la grammaticalisation) : du moment que *dans* s'emploie d'une façon suffisamment fréquente dans ce genre de contexte, la préposition peut aussi s'employer dans des contextes comme (73), où l'on n'a plus le même type d'ambiguïté puisque l'état affectif est directement nommé et introduit par le nom qui suit la préposition *dans*. L'emploi de *dans* pour

introduire des états affectifs est alors conventionnalisé et les locuteurs actuels ne se rendront plus nécessairement compte de l'évolution esquissée ci-dessus.<sup>77</sup>

Les exemples (74) et (75) présentent d'une certaine façon la relation inverse de celle qu'on trouve en (72) et (73) : alors qu'en (72) et (73), le sujet est localisé dans l'état affectif, en (74) et (75), c'est l'état affectif qui « vient remplir le réceptacle qu'est le sujet », pour emprunter les termes employés par Van de Velde (1998 : 400). Cette formulation illustre bien l'idée que le sujet est présenté comme un contenant que viennent remplir les états affectifs. Dans la théorie de la métaphore conceptuelle, ces métaphores langagières sont alors considérées comme des expressions de la métaphore conceptuelle LE CORPS EST UN CONTENEUR (POUR LES ÉMOTIONS) (Kövecses 1990 : 145-149, Weber 1995 : 63). On notera par ailleurs que ces exemples montrent que le trait (b), 'c se déplace vers C', permet également de motiver l'emploi de *dans* dans ces usages non spatiaux, à condition de le réinterpréter en fonction des cibles et sites reliés par la préposition et des domaines/cadres que ceux-ci activent.

Bien entendu, tout comme dans les autres emplois évoqués dans cet article, l'emploi de *dans* est sujet à toute une série de restrictions qui tiennent précisément à la compatibilité entre les cibles et sites employés et les emplois exprimés. Certaines de ces contraintes sont décrites dans l'article de Van de Velde (1998), mais nous nous contentons de signaler une restriction formulée par Berthonneau (1999 : 17). Cette auteure note que si la relation exprimée par *dans* est statique, le nom doit être modifié :

- (78) a. Elle est dans une profonde tristesse/ dans une fatigue noire
- b. \*Elle est dans une/la tristesse/fatigue (à intonation assertive)

ou on ajoute un verbe ou une autre expression signalant le haut degré :

- (79) a. Elle est déjà dans la tristesse jusqu'au cou.
- b. Elle a sombré dans la tristesse/la fatigue.
- (où *somber* et *déjà...jusqu'au cou* soulignent le haut degré)

La nécessité d'avoir une modification adjectivale ou une expression d'intensité provient selon Berthonneau du même facteur : les états étant abstraits, ils n'ont pas d'existence dans l'espace et n'ont pas de bornes physiques. Il faut donc construire l'intérieur exigé par *dans* d'une autre façon, ce qui se fait en signalant le haut degré de l'état, qui implique un centrage (et une différenciation sur une échelle d'intensité) en employant un adjectif, ou un verbe ou une expression signalant le haut degré.

---

77. Il reste évidemment beaucoup de précisions à apporter sur ce genre de structure. Voir à ce propos, entre autres, Vaguer (2005b).

## Bilan, toujours provisoire...

L'objectif de cette contribution est de vérifier dans quelle mesure le sens d'une préposition comme *dans* peut être représenté comme un réseau sémantique. Pour réaliser cet objectif, nous sommes parti de l'analyse de Vandeloise des emplois spatiaux et temporels de la préposition *dans* et nous avons essayé de vérifier s'il existe des parallèles entre les idées de Vandeloise sur le sens des prépositions et celles de Langacker (1987, 2006) sur les réseaux sémantiques. Nous avons noté ainsi, par exemple, que Vandeloise récuse, à l'instar de Langacker, le type de réseau très polysémique de Lakoff (1987) et qu'il essaie de proposer, pour autant que possible, un sens schématique unique pour chaque préposition et donc aussi pour *dans*. Par ailleurs, pour expliquer la polysémie des prépositions, ou le fait qu'elles correspondent à une catégorie complexe, il propose que leurs différents sens se développent à partir de relations prélinguistiques (pour *dans*, la relation C/c). Vandeloise parle à ce propos d'une « diachronie logique ». Si Vandeloise a repris sa recherche d'un sens schématique unique à Langacker, ce dernier conçoit le réseau sémantique davantage comme la combinaison d'un ensemble d'occurrences stockées en mémoire avec des généralisations (partielles), élaborées par les locuteurs à partir de ces occurrences, à des degrés différents d'abstraction (et sans qu'il soit nécessaire qu'ils arrivent à élaborer une règle unique). Il en découle que Langacker (2006, 2008), qui attire plus l'attention sur la nature « basée sur l'usage » des représentations du sens, met beaucoup plus l'accent sur la variabilité et la nature dynamique des réseaux sémantiques que Vandeloise (voir également Taylor 2002 : 96-142, 439-484, 2003 : 144-169, 2012b : 219-245).

Dans la première partie de notre contribution, nous avons rappelé la définition du sens de *dans* élaborée par Vandeloise pour motiver les emplois spatiaux de cette préposition avec des cibles et des sites matériels. Il s'est révélé toutefois que pour justifier l'interprétation finale des syntagmes *x dans y*, il faut souvent réinterpréter les traits de la ressemblance de famille C/c proposés par Vandeloise en fonction des cadres activés par les cibles et les sites de la préposition et d'éléments du contexte de l'occurrence de la préposition. Il s'est avéré ainsi qu'il faut inclure dans le réseau sémantique, en plus du sens schématique, des occurrences particulières de *x dans y*, et des généralisations élaborées à partir de celles-ci à plusieurs niveaux d'abstraction. Les locuteurs construisent le réseau à partir des occurrences particulières et identifient ainsi les traits de la ressemblance de famille C/c, ce qui implique que ces traits, tels que les présente Vandeloise, supposent déjà une certaine abstraction. En dernière analyse, si l'on veut rendre compte de la variabilité et de la nature dynamique et flexible du sens, il nous semble qu'il faut au moins compléter l'analyse de Vandeloise et intégrer dans les analyses des processus de construction du sens sur la base des occurrences spécifiques.

Quant à la question de savoir si *dans* est polysémique dans les emplois où les termes reliés par la préposition renvoient à des entités matérielles, le fait que les locuteurs s'avèrent capables de comparer les différents emplois (comme il a été démontré entre autres lors des expériences psycholinguistiques de Sandra & Rice 1995) confirme à notre avis qu'un certain nombre de ceux-ci peuvent acquérir une autonomie par rapport au contexte, ce qui justifierait l'idée de les considérer comme des sens autonomes.

Nous nous sommes par la suite intéressé aux emplois dans lesquels les cibles et sites de *dans* ne sont pas des entités matérielles, mais spatiales. Nous avons tout d'abord essayé de montrer qu'il n'est pas nécessaire d'élaborer des règles nouvelles pour motiver les emplois de *dans* avec des cibles et sites spatiaux, ou de proposer une nouvelle notion comme celle de dépendance avancée par Vandeloise. À notre avis, ces emplois spatiaux peuvent être motivés à l'aide des traits (a), (b) et (c) de la ressemblance de famille C/c, moyennant des réinterprétations de ces traits en fonction des cadres activés par les cibles et les sites et en fonction du contexte discursif, comme nous l'avions déjà proposé pour l'interprétation des emplois spatiaux de la préposition dans lesquels celle-ci relie des cibles et des sites matériels.

Cette analyse ne suffit plus pour les emplois non spatiaux qui ont été analysés par la suite. Si les traits sont toujours réinterprétés en fonction de cadres activés par les cibles et les sites, les emplois temporels de *dans* impliquent un changement de domaine expérientiel et un transfert de nature métaphorique des traits impliqués de l'espace au temps. De ce point de vue, à notre avis, la préposition *dans* est polysémique, même si tous les locuteurs n'établissent pas le rapport entre les domaines spatial et temporel, comme le montrent des expériences psycholinguistiques comme celles de Sandra & Rice (1995), qui suggèrent que pour ces locuteurs, les sens spatial et temporel pourraient correspondre à des sens homonymiques. Il ne s'ensuit toutefois pas, à notre avis, le rapport conceptuel de l'espace au temps ne ferait pas partie de la connaissance de la langue des locuteurs, dans la mesure où ceux-ci peuvent faire appel aux transferts métaphoriques, entre autres, pour interpréter des emplois nouveaux de la préposition ou pour créer eux-mêmes de nouveaux emplois. De plus, dans la mesure où certains transferts métaphoriques ont comme point de départ un emploi de la préposition qui n'est plus motivé que par un seul trait (comme le trait (c)), cela pourrait constituer un argument pour assigner à l'emploi spatial correspondant une autonomie suffisante pour arguer qu'il constitue un sens autonome, même dans le réseau sémantique correspondant aux emplois spatiaux.

Lorsque *dans* est suivi de noms d'états, d'actions ou d'événements, le syntagme prépositionnel peut contribuer à exprimer différentes relations de cohérence comme le rapport de cause à conséquence, la concession, etc., sans que l'une de ces relations soit toutefois suffisamment autonome pour constituer un sens autonome. L'interprétation se développe dans ce cas plutôt à partir de l'idée selon laquelle le complément de la préposition fournit un cadre qui contraint l'interprétation du reste de l'énoncé. Enfin, à notre avis, l'emploi de *x (être) dans y*, qui résulte de transferts

métaphoriques (ou de glissements métonymiques), pour exprimer un état affectif constitue un emploi autonome et donc un sens particulier de la préposition *dans*.

À la fin de ce travail, il reste évidemment toute une série de questions, surtout que sur plusieurs points, nous n'avons pu qu'esquisser des perspectives. À part le fait que les analyses de certains exemples peuvent sans doute prêter à discussion, il faudrait ainsi, à notre avis, clarifier davantage le processus de réinterprétation des syntagmes *x dans y* (ou plus généralement *x prép. y*), probablement en combinant l'idée selon laquelle cible et sites activent des cadres (*frames*) avec des mécanismes pragmatiques comme ceux décrits par la théorie de la pertinence ou dans le cadre des études sur la construction d'interprétations cohérentes. Il faudrait en outre s'intéresser davantage à la façon dont les réseaux sémantiques s'élaborent par abstraction à partir des occurrences particulières des prépositions et développer ainsi d'une façon plus détaillée le modèle plus dynamique et flexible des réseaux sémantiques et du sens esquissé par des auteurs comme Langacker (2006) et autres. L'adoption de ce point de vue pourrait par ailleurs changer les conceptions de la polysémie et de l'interprétation très variable des prépositions. On devrait à ce sujet également s'interroger sur le rapport de notions comme la fréquence, l'accessibilité ou l'*entrenchment* avec la conventionnalisation, pour expliquer comment les interprétations contextuelles se transforment en sens autonomes. Enfin, par rapport à la métaphore, il faudrait à notre avis développer davantage des hypothèses sur la façon dont les métaphores, conceptuelles et autres, s'interprètent en contexte, en combinant les apports des théories cognitives sur la métaphore avec ceux de théories pragmatiques sur la recherche de pertinence ou de cohérence. Quoiqu'il existe déjà une vaste littérature sur la plupart de ces sujets, ces processus continuent à soulever des questions fondamentales et à nous fasciner.

## Références

- ALLWOOD J. (2003). Meaning potentials and context : Some consequences for the analysis of variation in meaning. In : H. Cuyckens, R. Dirven & J. Taylor (eds), *Cognitive Approaches to Lexical Semantics*. Berlin/ New York : Mouton de Gruyter, 29-65.
- AMBRIDGE B. (2019). Against stored abstractions : A radical exemplar model of language acquisition. *First Language*, Special Issue, 1-51 (en ligne) (voir aussi *First Language* (2020) 40/5-6, 509-559).
- AMBRIDGE B. (2020). Abstractions made of exemplars or 'You're all right, and I've changed my mind': Response to commentators. *First Language* 40/5-6, 640-659.
- AŠIĆ T. (2008). *Espace, temps, prépositions*. Genève : Librairie Droz.
- BAILLARGEON R., NEEDHAM A. & DEVOS J. (1992). The development of young infants' intuitions about support. *Early Development and Parenting* 1, 69-78.

- BARSALOU L. W. (1992). Frames, concepts, and conceptual fields. In : A. Lehrer & E. F. Kittay (eds), *Frames, Fields, and Contrasts: New Essays in Semantic and Lexical Organization*. Mahwah (NJ) : Lawrence Erlbaum Associates, Inc., 21-74.
- BARSALOU L.W. (1999). Perceptual symbol systems. *Behavioral and Brain Sciences* 22, 577-660.
- BERTHONNEAU A.-M. (1998). Espace et temps : Quelle place pour la métaphore ? *Verbum* XX (4), 353-381.
- BERTHONNEAU A.-M. (1999). À propos de *dedans* et de ses relations avec *dans*. *Revue de sémantique et pragmatique* 6, 13-41.
- BORILLO A. (1996). Le déroulement temporel et sa représentation spatiale en français. *Cahiers de praxématique* [En ligne] 27, document 6, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 09 novembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/praxématique/3001>; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxématique.3001>
- BORILLO A. (2010). Quand la préposition *dans* contribue à l'expression d'une relation logico-temporelle de consécuitivité. *Corela* HS-7, Numéro spécial. Espace, Préposition, Cognition. Hommage à Claude Vandeloise. Mis en ligne le 31 mai 2010, consulté le 05 mai 2024. URL : <http://journals.openedition.org/corela/942>; DOI : <https://doi.org/10.4000/corela.942>
- BOWERMAN M. (1996). Learning how to structure space for language: A cross-linguistic perspective. In : P. Bloom, M. A. Peterson, L. Nadel & M. F. Garrett (eds), *Language and Space*. Cambridge (Mass.) : MIT Press, 385-436.
- BOWERMAN M. (2018). *Ten Lectures on Language, Cognition, and Language Acquisition*. Leyde/Boston : Brill.
- BOWERMAN M. & CHOI, S. (2001). Shaping meanings for languages : Universal and language specific in the acquisition of spatial semantic categories. In : M. Bowerman & S. C. Levinson (eds), *Language Acquisition and Conceptual Development*. Cambridge : Cambridge University Press, 475-511.
- BRES J. (2021). Du fonctionnement des syntagmes prépositionnels d'ultériorité dans *x temps* et *x temps plus tard*. *Travaux de Linguistique* 2(83), 7-36.
- BRUGMAN C. (1981). *Story of Over*. Thèse MA. Berkeley : Université de Californie. Reproduit par LAUD (1983).
- BUSSE D. (2012). *Frame-Semantik : ein Kompendium*. Berlin : de Gruyter.
- BYBEE J. (2010). *Language, Usage and Cognition*. Cambridge : Cambridge University Press.
- CARON A. J., CARON R. F. & ANTELL S. E. (1988). Infant understanding of containment: An affordance perceived or a relationship conceived? *Developmental Psychology* 24(5), 620-627.
- CASASOLA M. (2008). The development of infants' spatial categories. *Current Directions in Psychological Science* 17 (1), 21-25.
- CASASOLA M. (2018). Above and beyond objects : The development of infants' spatial concepts. *Advances in Child Development and Behavior* 54, 87-121.

- CLARK E. V. (1973). Non-linguistic strategies and the acquisition of word meanings. *Cognition*, 2(2), 161-182.
- COL G. (2017). *Construction du sens : un modèle instructionnel pour la sémantique*. Berne : Peter Lang.
- CUYCKENS H., SANDRA D. & RICE S. (1997). Towards an empirical lexical semantics. In : B. Smieja & M. Tasch (eds), *Human Contact through Language and Linguistics*. Berne : Peter Lang, 35-54.
- DE MULDER W. (2008a). Le sens de *dans* : un réseau sémantique ? In : E. DANBLON, M. KISSINE, F. MARTIN, C. MICHAUX & S. VOGELEER (éds), *Linguista sum: mélanges offerts à Marc Dominicy à l'occasion de son soixantième anniversaire*. Paris : L'Harmattan, 297-315
- DE MULDER W. (2008b). *En et dans* : une question de « déplacement » ? In : O. Bertrand, S. Prévost, M. Charolles, J. François & C. Schnedeker (éds), *Discours, diachronie, stylistique du français : études en hommage à Bernard Combettes*. Berne : Peter Lang, 277-291.
- DEWELL R.B. (2005). Dynamic patterns of containment. In : B. Hampe (ed.), *From Perception to Meaning: Image Schemas in Cognitive Linguistics*. Berlin : Mouton De Gruyter, 369-394.
- DROZDOWICZ A. (1998). *A Cognitive-Semantic Analysis of the English Preposition* in. Ph.D., University of Glasgow.
- DUFFY S.E. & FEIST M.I. (2024). *Time, Metaphor, and Language. A Cognitive Science Perspective*. Cambridge : Cambridge University Press.
- ENFIELD N.J. (2015). *The Utility of Meaning. What Words Mean and Why*. Oxford : Oxford University Press.
- EVANS V. (2004). *The Structure of Time*. Amsterdam/Philadelphie : John Benjamins.
- EVANS V. (2010). From the spatial to the non-spatial: the 'state' lexical concepts of *in*, *on* and *at*. In : V. Evans & P. Chilton (eds), *Language, Cognition and Space*. Londres : Equinox, 215-248.
- EVANS V. (2013). *Language and Time. A Cognitive Linguistics Approach*. Cambridge : Cambridge University Press.
- EVANS V. (2015). A unified account of polysemy within LCCM theory. *Lingua* 57, 100-123.
- EVANS V. & TYLER A. (2004). Spatial experience, lexical structure and motivation : The case of *in*. In : G. Radden & K. Panther (eds), *Studies in Linguistic Motivation*. Berlin/New York : Mouton de Gruyter, 157-192.
- FAGARD B. & COMBETTES B. (2013). De *en* à *dans*, un simple remplacement ? Une étude diachronique. *Langue française* 178/2, 93-115.
- FAGARD B. & SARDA L. (2008). Étude diachronique de la préposition *dans*. In : J. François, E. Gilbert, E. Guimier & M. Krause (éds.), *Autour de la préposition. Actes du colloque international de Caen (20-22 septembre 2007)*. Caen : Presses universitaires de Caen, 225-236.

- FILLMORE C.J. (1982). Frame semantics. In : The Linguistic Society of Korea (eds.), *Linguistics in the Morning Calm*. Séoul: Hanshin. 111-137.
- FILLMORE C. J. (2003). Double-Decker definitions: The role of frames in meaning explanations. *Sign Language Studies* 3(3), 263-295.
- FORTIS J.-M. (2009). Les adpositions spatiales et le problème de la polysémie. In : J. François, E. Gilbert, C. Guimier & M. Krause (éds), *Autour de la préposition*. Caen : Presses Universitaires de Caen, 183-193.
- FOURNIER N. & VIGIER D. (2018). Contribution à l'étude de la quantification de la durée entre le XVI<sup>e</sup> siècle et le XX<sup>e</sup> siècle. In : P. Blumenthal & D. Vigier (éds), *Études diachroniques du français et perspectives sociétales*. Berne : Peter Lang, 143-168.
- FRANCKEL J.-J. & PAILLARD D. (2007). *Grammaire des prépositions. Tome 1*. Paris : Ophrys.
- GALTON A. (2011). Time flies but space doesn't : limits to the spatialization of time. *Journal of Pragmatics* 43, 695-703.
- GARROD S.C., FERRIER G. & SANFORD A.J. (1988). 'In' and 'on' : investigating the functional geometry of spatial prepositions. *Cognition* 72, 167-189.
- GEERAERTS D. (1992). Polysemy and prototypicality. *Cognitive Linguistics* 3/2, 219-231.
- GEERAERTS D. (1993). Vagueness's puzzles, polysemy's vagaries. *Cognitive Linguistics* 4, 223-272.
- GEERAERTS D. (2010). *Theories of Lexical Semantics*. Oxford : Oxford University Press.
- GILLIS S. (1985). Description of the use of *in*. Manuscript , cité par Vandeloise (1991 : 59).
- GRADY J. (1997). *Foundations of Meaning : Primary Metaphors and Primary Scenes*. Ph.D., U.C. Berkeley.
- GRIGOROGLOU M. & PAPAFRAGOU, A. (2019). Spatial terms. In C. Cummins & N. Katsos (eds), *Handbook of Experimental Semantics and Pragmatics*. Oxford: Oxford University Press, 114-123.
- HAMPE B. (2005) (ed.). *From Perception to Meaning: Image Schemas in Cognitive Linguistics*. Berlin : Mouton De Gruyter,
- HAMPTON J.A. (2015). Categories, prototypes and exemplars. In : N. Riemer (ed), *The Routledge Handbook of Semantics*. Londres : Routledge, 125-141.
- HASPELMATH M. (1997). *From Space to Time. Temporal Adverbials in the World's Languages*. Munich/Newcastle : Lincom Europa.
- HEINE B. (2002). On the role of context in grammaticalization. In : I. Wischer & G. Diewald (eds). *New Reflections on Grammaticalization*. Amsterdam/ Philadelphia: John Benjamins Publishing Company, 83-102.
- HERSKOVITS A. (1986). *Language and Spatial Cognition: An Interdisciplinary Study of Prepositions in English*. Cambridge : Cambridge University Press.

- HICKMANN M. (2003). *Children's Discourse. Person, Space and Time across Languages*. Cambridge : Cambridge University Press.
- HOTTENROTH P.-M. (1993). Prepositions and object concepts: A contribution to cognitive semantics. In : C. Zelinsky-Wibbelt (ed.), *The Semantics of Prepositions. From Mental Processing to Natural Language Processing*. Berlin/Boston : De Gruyter, 179-220.
- HYBERTIE C. (1996). *La conséquence en français*. Paris : Ophrys.
- JACKENDOFF R. (1983), *Semantics and Cognition*. Cambridge/MA: MIT Press.
- JAMROZIKA. & GENTNER D. (2015). Well-hidden regularities : Abstract uses of *in* and *on* retain an aspect of their spatial meaning. *Cognitive Science* 39, 1881-1911.
- JOHNSON M. (1987). *The Body in the Mind*. Chicago : University of Chicago Press.
- KEMMERER D. (2005). The spatial and temporal meanings of English prepositions can be independently impaired. *Neuropsychologica* 43, 797-806.
- KLEIBER G. (1990). *La sémantique du prototype : catégories et sens lexical*. Paris : Presses Universitaires de France.
- KLEIBER G. (1999). *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*. Lille : Presses Universitaires du Septentrion.
- KLEIBER G. (2008). Petit essai pour montrer que la polysémie n'est pas un sens interdit. In : J. Durand, B. Habert & B. Laks (réds), *Congrès Mondial de linguistique française – CMLFo8*, Paris, Institut de Linguistique. <https://www.linguistiquefrancaise.org/articles/cmlf/abs/2008/01/cmlfo8341/cmlfo8341.html>
- KÖVECSES Z. (1990). *Emotion Concepts*. New York: Springer.
- LAKOFF G. (1987). *Women, Fire and Dangerous Things*. Chicago : University of Chicago Press.
- LAKOFF G. & JOHNSON M. (1980). *Metaphors We Live By*. Chicago : University of Chicago Press.
- LAKOFF G. & JOHNSON M. (1999). *Philosophy in the Flesh. The Embodied Mind And Its Challenge To Western Thought*. New York : Basic Books.
- LANDAU B., JOHANNES C., SKORDOS D. & PAPAFRAGOU A. (2017). Containment and support: core and complexity in spatial language learning. *Cognitive Science* 41 (Suppl. 4), 748-779
- LANGACKER R.W. (1987). *Foundations of Cognitive Grammar, Volume 1 : Theoretical Prerequisites*. Stanford : Stanford University Press.
- LANGACKER R.W. (2006). On the continuous debate about discreteness. *Cognitive Linguistics* 17(1), 107-151.
- LANGACKER R.W. (2008). *Cognitive Grammar. A Basic Introduction*. Oxford : Oxford University Press.
- LAUR D. (1993). La relation entre le verbe et la préposition dans la sémantique du déplacement. *Langages* 110, 47-67.
- LE DRAOULEC A. (2012). « Dans la nuit il y a toi. Dans le jour aussi ». Interprétations temporelle et spatio-situationnelle de *dans la nuit* et *dans le jour*. *Travaux de linguistique* 64, 79-109.

- LE DRAOULEC A. & STOSIC D. (2022). « Dans trois verres je danse nue » : un *dans* temporel pas comme les autres. In : E. Moline & A.M. Velicu (éds), *mETA : modalité, évidentialité, temporalité, aspectualité et autres gourmandises linguistiques. Hommages à Eta Hrubaru*. Bucarest : Editura Pro Universitaria, 215-240.
- LE DRAOULEC A. & VIGIER D. (2009). *Dans* suivi d'un nom de partie de la journée : au croisement de l'espace et du temps. *Revue de sémantique et pragmatique* 25-26, 81-95.
- LE DRAOULEC A. & VUILLAUME M. (2021). « Dans x temps » est-il déictique ? Ou « dans deux jours » est-il à « deux jours plus tard » ce que « demain » est à « le lendemain » ? *Cahiers Chronos* 32, 30-57.
- LEBAS F. (2002). The theoretical status of prepositions. The case of the “prospective use” of *in*. In : S. Feigenbaum & D. Kurzon (eds), *Prepositions in their Syntactic, Semantic and Pragmatic Context*. Amsterdam / Philadelphie: John Benjamins, 59-73.
- LEEMAN D. (1997). Contribution à l'élaboration du signifié de la préposition *dans* (*Dans* et les noms d'action). *Actes du 8ème colloque international de psychomécanique du langage (Seysssel)*, publié en 2001. Paris : Champion, 103-113.
- LEEMAN D. (1999). *Dans un juron, il sauta sur ses pistolets*. Aspects de la polysémie de la préposition *dans*. *Revue de sémantique et pragmatique* 6, 71-88.
- LEEMAN D. (2013). Pourquoi peut-on dire *être en faute, être dans l'erreur*, mais non *\*être dans la faute, \*être en erreur* ? *Langue française* 178, 81-92.
- LEVINSON S. & MEIRA S. (2003). 'Natural concepts' in the spatial topological domain - Adpositional meanings in crosslinguistic perspective: An exercise in semantic typology. *Language* 79/3, 485-516.
- MANDLER J.M. (1992). How to build a baby : II. Conceptual primitives. *Psychological Review* 99, 587-604.
- MANDLER J. M. (1996). Preverbal representation and language. In : P. Bloom, M. A. Peterson, L. Nadel & M. F. Garrett (eds), *Language and Space*. Cambridge (Mass.) : MIT Press, 365-384.
- MANDLER J.M. (1998). Representation. In : D. Kuhn & R. Siegler (eds), *Cognition, Perception and Language*. Vol. 2 of W. Damon (ed.), *Handbook of Child Psychology*. New York : Wiley, 225-308.
- MARTIN R. (2005). Traitement automatique de la polysémie. Eloge du dictionnaire. In : O. Soutet (dir.), *La polysémie*. Paris : PUPS, 167-173.
- MARTINOT C. (1999). Premières prépositions : *dans* ou à ? *Revue de sémantique et pragmatique* 6, 115-132.
- MELIS L. (2003). *La préposition en français*. Paris : Ophrys.
- MOORE K.E. (2006). Space-to-time mappings and temporal concepts. *Cognitive Linguistics* 17/2, 199-244.
- MORGENSTERN A. & SEKALI M. (1997). L'acquisition des premières prépositions chez un enfant francophone. *Faits de langues* 9, 201-210.

- MORGENSTERN A. & SEKALI M. (2009). What can child language tell us about prepositions ? In : J. Zlatev, M. Johansson Falck, C. Lundmark & M. Andrén (eds), *Studies in Language and Cognition*. Cambridge : Cambridge Scholars Publishing, 261-275.
- MORRAS CORTÉS J.A. & WEN X. (2021). Unweaving the embodied nature of English temporal prepositions. *Cognitive Linguistic Studies* 8/1, 60-84.
- PAWELEC A. (2009). *Prepositional Network Models. A Hermeneutical Case Study*. Krakow : Jagiellonian University Press.
- POTTIER B. (1962). *Systématique des éléments de relation. Étude de morpho-syntaxe structurale romane*. Paris : Klincksieck.
- RADDEN G. (1981). Die übertragenen Bedeutungen der englischen Raumpräpositionen. In : G. Radden & R. Dirven (eds.), *Kasusgrammatik und Fremdsprachendidaktik*. Trier: Gunter Narr, 133-179.
- RADDEN G. (2011). Spatial time in the West and the East. In : M. Brdar, M. Omazić, V. Pavičić Takač, T. Gradečak-Erdeljić & G. Buljan (eds). *Space and Time in Language*. Frankfurt: Peter Lang, 1-40.
- RAUH G. (1991). Prepositional forms in the lexicon : Problems and suggestions. In : G. Rauh (ed.), *Approaches to Prepositions*. Tübingen : Gunter Narr, 169-223.
- RICE S. (2003). Growth of a lexical network: Nine English prepositions in acquisition. In : H. Cuyckens, R. Dirven & J. Taylor (eds), *Cognitive Approaches to Lexical Semantics*. Berlin : Walter de Gruyter, 243-280.
- RICE S., SANDRA D. & VANRESPAILLE M. (1999). Prepositional Semantics and the Fragile Link Between Space and Time. In : M.K. Hiaga, C. Sinha & S. Wilcox (eds). *Cultural, Psychological and Typological Issues in Cognitive Linguistics*. Amsterdam : John Benjamins, 107-127.
- RICHARDS L.V. & COVENTRY K. (2005). Is it a 'in ' or is it a 'on' ? The influence of function and location control on children's description of containment and support events. In : L. Carlson & E. van der Zee (eds), *Functional Features in Language and Space : Insights from Perception, Categorization, and Development*. Oxford : Oxford University Press, 163-173.
- ROSCH E. (1978). Principles of categorization. In : E. Rosch & B. Lloyd (eds). *Cognition and Categorization*. Hillsdale : Lawrence Erlbaum Ass., 27-48.
- ROSCH E. & MERVIS C.B. (1975). Family resemblances: Studies in the internal structure of categories. *Cognitive Psychology* 7(4), 573-605.
- SANDRA D. & RICE S. (1995). Network analyses of prepositional meaning: Mirroring whose mind – The linguist's or the language user's? *Cognitive Linguistics* 6, 89-130.
- SARDA L. (2010). Les adverbiaux prépositionnels en *dans* : exploration en corpus de la notion de contenance. *Corela. Cognition, représentation, langage*. HS-27. <https://journals.openedition.org/corela/911>
- SEARLE J.R. (1975). Literal Meaning. *Erkenntnis* 13 (1), 207-224.
- SEARLE J.R. (1983). *Intentionality: An Essay in the Philosophy of Mind*. Cambridge : Cambridge University Press.

- SINHA C. & KUTEVA T. (1995). Distributed spatial semantics. *Nordic Journal of Linguistics* 18, 167-199.
- SINHA C., THORSENG L.A., HAYASHI M. & PLUNKETT K. (1999). Spatial language acquisition in Danish, English and Japanese. In : P. Broeder & J. Murre J. (eds), *Language and Thought in Development*. Tübingen : Gunter Narr, 95-126.
- SMITH E.E. & MEDIN D.L. (1999). The exemplar view. In : E. Margolis & S. Laurence (eds), *Concepts: Core Readings*. Cambridge (Mass.) : MIT Press, 207-221 (or. : *Categories and Concepts*. Cambridge, MA : Harvard University Press, 1981, chap. 7).
- TAYLOR J. R. (2002). *Cognitive Grammar*. Oxford : Oxford University Press.
- TAYLOR J. R. (2003). *Linguistic Categorization*. Third edition. Oxford : Oxford University Press.
- TAYLOR J.R. (2012a). Contextual salience, domains, and active zones. In : H.-J. Schmid (ed.), *Cognitive Pragmatics*. Berlin/New York : De Gruyter Mouton, 151-174.
- TAYLOR J.R. (2012b). *The Mental Corpus. How Language is Represented in the Mind*. Oxford : Oxford University Press.
- TENDAHL M. (2009). *A Hybrid Theory of Metaphor. Relevance Theory and Cognitive Linguistics*. Houndmills, Basingstoke: Palgrave MacMillan.
- TIMMERMANN J. (2012). A propos de l'hypothèse localiste : temps et verticalité ? Le soi-disant emploi temporel de *sur* et de *sous* en français. *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 122 (1), 17-40.
- TRAUGOT E.C. & DASHER R. (2002). *Regularity In Semantic Change*. Cambridge : Cambridge University Press.
- TUGGY D. (1999). Linguistic evidence for polysemy in the mind : a response to William Croft and Dominiek Sandra. *Cognitive Linguistics* 10 (4), 343-368.
- TUREWICZ K. (2005). Understanding prepositions through cognitive grammar. In : K. Turewicz. *Cognitive Linguistics. A User Friendly Approach*. Szczecin : Wydawnictwo Naukowe Uniwersytetu Szczecińskiego.
- TURNER M. (1993). An image-schematic constraint on metaphor. In : D. Geiger & B. Rudzka-Ostyn (eds), *Conceptualisation and Mental Processing in Language*. Berlin/New York : Mouton de Gruyter, 291-306.
- TUTTON M. (2022). Expressing prospective location in French : Rethinking Vandeloise's principle of anticipation. *Journal of French Language Studies* 32, 48-75.
- TYLER A. & EVANS V. (2003). *The Semantics of English Prepositions. Spatial Scenes, Embodied Meaning and Cognition*. Cambridge : Cambridge University Press.
- VAGUER C. (2003). La préposition *dans* : vecteur d'approximation ? *Revue de sémantique et pragmatique* 14, 135-155.
- VAGUER C. (2004). *Les constructions verbales 'V dans GN'*. *Approches syntaxique, lexicale et sémantique*. Thèse, Université de Paris X.

- VAGUER C. (2005a). *Dans les + numéral* : Un déterminant de quantification faible ? *Travaux de linguistique* 50, 113-129.
- VAGUER C. (2005b). Pourquoi sombre-t-on dans le malheur ? *Lidil Revue de linguistique et de didactique des langues*. [En ligne], 32, mis en ligne le 16 juillet 2007, consulté le 22 mai 2024.
- VAN DE VELDE D. (1998). Alice noyée dans ses larmes. *Verbum* XX (4), 395-403.
- VAN GEERT P. (1985/86). *In, on, under* : An essay on the modularity of infant spatial competence. *First Language* 6. 7-28.
- VANDELOISE C. (1984). *Description of Space in French*. Ph.D. San Diego : University of California
- VANDELOISE C. (1986). *L'espace en français : sémantique des prépositions spatiales*. Paris : Éditions du Seuil.
- VANDELOISE C. (1987a). Complex primitives in language acquisition. *Belgian Journal of Linguistics* 2, 11-36.
- VANDELOISE C. (1987b). La préposition à et le principe d'anticipation. *Langue Française* 76, 77-111.
- VANDELOISE C. (1988). Les usages statiques de la préposition à. *Cahiers de Lexicologie* 53, 119-148.
- VANDELOISE C. (1990). Representation, prototypes and centrality. In : S.L. Tsohatzidis (ed.), *Meanings and Prototypes: Studies in Linguistic Categorization*. Londres & New York: Routledge, 403-437.
- VANDELOISE C. (1991). *Spatial Prepositions: A Case Study in French*. Chicago, IL: The University of Chicago Press.
- VANDELOISE C. (1992). Les analyses de la préposition *dans* : faits linguistiques et effets méthodologiques. *Lexique* 11, 15-40.
- VANDELOISE C. (1994). Chronique. La catégorisation en sémantique cognitive. *Le français moderne* 62/1, 79-98.
- VANDELOISE C. (1999). Quand *dans* quitte l'espace pour le temps. *Revue de sémantique et pragmatique* 6, 145-162.
- VANDELOISE C. (2001). *Aristote et le lexique de l'espace : rencontres entre la physique grecque et la linguistique cognitive*. Stanford, CA : CSLI.
- VANDELOISE C. (2003). Acquisition des termes spatiaux et relativisme linguistique. In : C. Vandeloise (éd.), *Langues et cognition*. Paris : Hermès, 279-301.
- VANDELOISE C. (2005a). Force and function in the acquisition of the preposition *in*. In : L. Carlson & E. van der Zee (eds), *Functional Features in Language and Space: Insights from Perception, Categorization, and Development*. Oxford: Oxford University Press, 219-232.
- VANDELOISE C. (2005b). Family resemblances and the structure of spatial relationships. *Corela* 3-2. <https://journals.openedition.org/corela/514>
- VANDELOISE C. (2006). Are there spatial prepositions? In : M. Hickmann & S. Robert (eds), *Space in Languages: Linguistic Systems and Cognitive Categories*. Amsterdam/Philadelphie : John Benjamins, 139-154.

- VANDELOISE C. (2007). A taxonomy of basic natural entities. In : M. Aurnague, M. Hickmann & L. Vieu (eds). *The Categorization of Spatial Entities in Language and Cognition*. Amsterdam: John Benjamins, 35-52.
- VANDELOISE C. (2008). Three basic prepositions in French and in English : a comparison. *Carnets de Grammaire* 19. Toulouse : CLLE-ERSS report.
- VANDELOISE C. (2010). Genesis of spatial terms. In : V. Evans & P. Chilton (eds), *Language, Cognition and Space : The State of the Art and New Directions*. Londres : Equinox, 171-192.
- VICTORRI B. (1999). Le sens grammatical. *Langages* 136, 85-105.
- VICTORRI B. (2003). Langage et géométrie : l'expression langagière des relations spatiales. *Revue de Synthèse* 124, 119-138.
- VIGIER D. (2017a). La préposition *dans* au XVI<sup>e</sup> siècle. Apports d'une linguistique instrumentée. *Langages* 206/2, 105-122.
- VIGIER D. (2017b). L'évolution des usages des prépositions *en*, *dans*, *dedans* entre le XVI<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle : approche distributionnelle sur corpus outillé. *Discours – Revue de linguistique, psycholinguistique et informatique* 21.
- VIGIER D. (2024). Routines sociales, contextes et corpus. Le cas de *à* et de *en*. *Verbum* 46(1-2), 151-178.
- WEBER F. (1995). *Denken in Metaphern. Kognitive Semantik und französische Gefühlsmetaphorik*. Frankfurt a.M. etc. : Peter Lang.
- WEISSENBORN J. (1981). L'acquisition des prépositions spatiales : problèmes cognitifs et linguistiques. In : Ch. Schwarze (dir.), *Analyse des prépositions*. Tübingen : Niemeyer, 251-285.
- WITTGENSTEIN L. (1953). *Philosophical Investigations*. New York : Macmillan.
- YUN H. & CHOI S. (2018). Spatial semantics, cognition, and their interaction: A comparative study of spatial categorization in English and Korean. *Cognitive Science* 42(6), 1736-1776.
- ZLATEV J. (2003). Polysemy or generality? Mu. In : H. Cuyckens, R. Dirven, J.R. Taylor (eds), *Cognitive Approaches to Lexical Semantics*. Berlin : Mouton de Gruyter, 447-494.